

Annales de Phénoménologie –

Nouvelle Série

Annalen der Phänomenologie –

Neue Reihe

Annales de Phénoménologie – Nouvelle Série
Annalen der Phänomenologie – Neue Reihe

Fondateur de la revue/Gründer der Zeitschrift : Marc Richir (†)
Directeur de publication/Herausgeber : Alexander Schnell

Secrétariat de rédaction et commandes/Sekretariat und Bestellungen :

Lehrstuhl für Phänomenologie
Fakultät für Geistes- und Kulturwissenschaften
Bergische Universität Wuppertal
Gaußstraße 20
D-42119 Wuppertal
E-mail : alex.schnell@gmail.com

Comité de rédaction/Beirat der Redaktion : Sacha Carlson, Guy van Kerckhoven,
Patrice Loraux, Antonino Mazzù, Alexander Schnell (Directeur de
publication/Herausgeber)

Revue éditée par l'Association pour la Promotion de la Phénoménologie.
Diese Zeitschrift wird von der Association pour la Promotion de la Phénoménologie
herausgegeben.

Siège social/Eingetragener Sitz :
A.P.P.
2 route des Marnières
F-89500 Dixmont

Avertissement :

L'éditeur du site « annales.eu » – l'Association pour la promotion de la phénoménologie – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. À ce titre, il est titulaire des droits d'auteur et du droit *sui generis* du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n° 98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.
Les articles reproduits sur le site « annales.eu » sont protégés par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.
Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées.
La mention « Association pour la promotion de la Phénoménologie » sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire, ainsi que le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Les manuscrits peuvent être envoyés au Secrétariat de Rédaction.
La Revue n'en est pas responsable.
Manuskripte können an das Sekretariat geschickt werden.
Die Zeitschrift haftet hierfür nicht.

Annales de Phénoménologie – Nouvelle Série

Annalen der Phänomenologie – Neue Reihe

2018

SOMMAIRE

<i>Sémantique et eidétique dans la phénoménologie d'Edmund Husserl</i>	6
TILL GROHMANN	
<i>Max Scheler. Un enivré d'essences (1874-1928)</i>	27
JOSÉ ORTEGA Y GASSET	
<i>Réalité et réalisme dans la pensée de Max Scheler</i>	32
PATRICK LANG	
<i>La métaphysique des faits originaires à l'épreuve d'une hénologie brisée. Deux amorces dans l'œuvre de Husserl</i>	57
INGA RÖMER	
<i>Phänomenologie und Metaphysik der Welt im letzten Werk von László Tengelyi</i>	71
KAREL NOVOTNÝ	
<i>De la foi perceptive à la promesse du monde. Pour une histoire transcendantale de la confiance</i>	83
ISTVÁN FAZAKAS & TUDI GOZÉ	
<i>L'apodicticité relative de l'existence du monde et le primat de la concordance de l'expérience</i>	117
GEORGY CHERNAVIN	
<i>L'hyperplatonisme de Richir à l'époque des Recherches phénoménologiques</i>	146
SACHA CARLSON	
<i>Sur le caractère « protéïforme » de la phantasía dans la refondation de la phénoménologie de Marc Richir</i>	181
TETSUO SAWADA	
<i>L'infini phénoménologique</i>	199
ALEXANDER SCHNELL	

<i>L'intuition constructive de l'être transcendantal</i>	214
STÉPHANE FINETTI	
<i>Essai pour introduire en phénoménologie le concept de « spectre phénoménologisant »</i>	239
PABLO POSADA VARELA	
<i>Multifonctionnalité des systèmes duals</i>	282
RICARDO SÁNCHEZ ORTIZ DE URBINA	
<i>Fiction et contre-fiction dans l'écriture poétique</i>	294
ANTONINO MAZZÙ	

<i>Vers une phénoménologie constructive de la réalité historique. Introduction à deux textes inédits de José Ortega y Gasset</i>	309
ANNE BARDET	
<i>[Historiologie] (1928)</i>	332
JOSÉ ORTEGA Y GASSET	
<i>Hegel et la philosophie de l'histoire (1931)</i>	337
JOSÉ ORTEGA Y GASSET	
<i>Histoire et historiologie chez Ortega y Gasset : Notes pour la construction d'une ontologie régionale pure de la science historique</i>	352
IVÁN GALÁN HOMPANERA	

Essai pour introduire en phénoménologie le concept de « spectre phénoménologisant »

PABLO POSADA VARELA

UNE « REFORTE » PHÉNOMÉNOLOGISANTE DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE ?

Faisons le pari de saisir le phénomène depuis le phénoménologiser (effectif et virtuel), et ce pour autant que sa phénoménalisation en dépend. Nous esquissons ici, de façon programmatique, une sorte de refondation non fondatrice ou non fondationnelle de la phénoménologie depuis la théorie transcendantale de la méthode, c'est-à-dire depuis le moi phénoménologisant. « Non fondatrice ou non fondationnelle » car, bien entendu, le moi phénoménologisant n'est pas constituant. En effet, le phénoménologiser ne fait que faire apparaître la constitution. Il demeure foncièrement impuissant du point de vue de la constitution. Non constituant par lui-même, il ne peut que faire apparaître le processus de constitution. Nous plaçons donc le phénoménologiser dans une position de primauté qui n'est pas pour autant constituante ou fondatrice. À l'anonymat transcendantal, nous joignons le concept finkien, souvent oublié, d'anonymat phénoménologisant. Ce dernier dessine en pointillés une virtualité phénoménologisante toujours déjà à l'œuvre dans la phénoménalisation, et ce dans la mesure où il existe un écart irrésorbable de la vie transcendantale par rapport à elle-même. C'est dans le but d'approcher cette opérativité phénoménologisante anonyme que nous introduisons le concept de « spectre phénoménologisant » comme étant cela même qui nimbe tout phénomène dans sa phénoménalisation. Nous dégageons ainsi un autre possible point de départ de la phénoménologie, certes impuissant du point de vue de la fondation entendue de façon stricte, mais puissant et conséquent quant à la tâche du faire-apparaître, du fait de rendre l'expérience à sa concrétude.

Les usages les plus communs de la méréologie peuvent être qualifiés d'ontologiques et de descriptifs. La méréologie servirait à dresser une sorte de plan de la réalité en termes de parties et d'agencements de parties. Nous ne discutons pas cet usage de la méréologie. Mais nous gageons qu'il est un usage précédent de la méréologie qui, en phénoménologie, sert justement à établir, tant bien que mal, un champ phénoménologique, somme toute assez fuyant – un champ de concrétudes en concrets – sur lequel il y aurait

lieu, *après*, de faire des descriptions, d'en dresser l'inventaire, d'en cerner les typologies, voire l'eidétique (au sens le plus large du terme). Cependant, ce champ n'est gagné qu'*après*. Après quoi ? Justement après la réduction. Or, cette réduction peut s'entendre, formellement, comme une « réduction méréologique », ce qui implique un usage dynamique, non directement descriptif (mais constructif et apo-phantique), de la méréologie. Dès lors, les concepts de « tout » et de « partie » deviennent des « leviers » amenant des phénoménalisations (*i.e.* des concrétisations) qu'il est loisible de décrire méréologiquement... à ceci près que la pratique de la phénoménologie nous montre combien il est difficile et artificiel de distinguer ces deux usages de la méréologie : l'usage architectonique (comme « levier ») et l'usage descriptif.

En effet, le caractère foncièrement sauvage du phénoménologique fait que ces deux usages de la méréologie (architectonique et descriptif) sont strictement indiscernables, et ce, tout simplement, parce que les phénoménalisations multiples sont toujours en cours, parce que le champ phénoménologique n'est jamais entièrement stabilisé (si ce n'est au prix de forçages symboliques), toujours en instance de concrétisation. La phénoménologie n'est pas assez folle, ni assez oublieuse de sa vocation archaïque, c'est-à-dire de sa relative indépendance par rapport à l'institution symbolique de la philosophie (dont elle vient, tout en s'en écartant) pour oublier que les phénomènes ne sont pas en eux-mêmes découpés en tous et en parties, mais plutôt faits de cohésions entre disparités irréductibles (et pourtant en cohésion !) qu'il s'agit de cerner comme des sortes de grumeaux, matrices du synthétique *a priori* entendu comme *a priori* matériel. Or voilà que la stricte mesure de notre finitude phénoménologisante nous est donnée par la nécessité dans laquelle nous nous trouvons d'avoir recours à des forçages analytiques visant à provoquer des revirements dans les choses mêmes. Ces forçages méthodiques mettent à contribution la méréologie comme un levier privilégié. La réduction phénoménologique peut donc être formellement comprise comme une « réduction méréologique ». Aussi gageons-nous que le faire *phénoménologisant* est un faire *méréologisant*.

Le transcendantal est une corrélation entre vie constituante et monde. Ce rapport de corrélation peut être cerné en termes méréologiques, sous la forme d'un tout concrescent fondé sur deux parties dépendantes (vie transcendantale et monde) séparées par un *Abgrund des Sinnes*, un abîme de sens. Le terme d'*Abgrund* concentre, en un sens, le mystère de la concrescence entre vie et monde comme rien que parties : mystère d'une cohésion entre deux irréductibilités, entre deux disparités – ou, dira Husserl, « parties disjointes » – radicalement hétérogènes : la subjectivité et le monde. Qu'en est-il du moi phénoménologisant ? Quelle est sa place dans

cette structure de concrescence vie-monde ? Quelle en serait la description méréologique ?

Le moi phénoménologisant ne se tient ou ne vit que de son propre faire phénoménologisant qui, quant à lui, résulte d'une sorte de *Spaltung* supplémentaire creusée *au-dedans* de la partie dépendante « vie transcendente ». Cette *Spaltung* est performativement confirmée par l'effectivité d'un contre-mouvement qui ne se dirige pas vers le monde, mais vers le transcendantal. Or cette direction n'est pas exactement une thématization directe mais, bien plus, un contre-mouvement qui, tout en s'écartant du transcendantal (*i.e.* de la concrescence vie-monde), la fait apparaître. À vrai dire, le contre-mouvement réductif a pour effet d'intensifier les concrescences au sein des rapports de dépendance entre concrétudes. C'est ainsi que nous avons cerné, dans nos travaux antérieurs, une sorte de kinesthèse phénoménologisante¹. Rappelons-en, succinctement, la structure.

À l'instar de toute kinesthèse, la kinesthèse phénoménologisante est articulée selon deux termes : 1. un *antécédent* (la sensation de mouvement à proprement parler) et 2. un *conséquent* (les variations corrélatives dans l'apparaître).

L'*antécédent* de la kinesthèse phénoménologisante correspond au contre-mouvement phénoménologisant lui-même, rendu possible depuis la déhiscence² de la vie phénoménologisante par rapport à la vie transcendantale. Ce contre-mouvement *produit* des effets dans la concrescence transcendantale, à savoir, au sein du *conséquent* de ladite kinesthèse phénoménologisante. Le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante est formé par les concrescences que le faire phénoménologisant permet, *de* son contre-mouvement, de phénoménaliser. Il y va là du thème ou, plus concrètement, de la « matière » de la théorie transcendantale des éléments. Notons, en outre, que les « éléments » de la théorie transcendantale des éléments se situent à divers registres architectoniques (comme autant de registres de concrescence différenciés), le schématisme et le rapport intentionnel constituant les deux types fondamentaux de concrescence (effectifs à des registres architectoniques différents).

Si théorie transcendantale de la méthode il y a, c'est dans la stricte mesure où l'on constate une *effectivité* de la kinesthèse

¹ Cf. « Prises à parties : remarques sur la kinesthèse phénoménologisante. Concrétudes en concrescences II », in *Annales de Phénoménologie* n° 13, 2014, p. 87-122.

² Nous utiliserons souvent ce terme au sens d'écart, de séparation, de ce qui a, somme toute, du jeu. Nous remettons à des développements ultérieurs toute discussion avec l'usage, très fécond, que fait de ce terme Alexander Schnell. Cf. A. Schnell, *La déhiscence du sens*, Hermann, Paris, 2015.

phénoménologisante, à savoir un rapport ou une corrélation non-concrescente entre les concrescences (leur phénoménalisation) et la *façon* dont le phénoménologiser met à contribution sa propre déhiscence par rapport au transcendantal. Le cœur du phénoménologiser, en deçà de son travail proprement méthodique, son *incipit*, n'est autre que la déhiscence de la vie éveillée à elle-même ou, si l'on veut, éveillée à l'inconditionnalité de son écart, à jamais ir-résorbable, par rapport à elle-même, à sa propre concrescence transcendantale (d')avec le monde. Le jeu du phénoménologiser ouvert par l'*effectivité* de la kinesthèse phénoménologisante délimite le champ de la théorie transcendantale de la méthode et suggère – c'est là le fond de notre problématique – l'idée d'une sorte de refondation non-fondatrice ou non-fondationnelle de la phénoménologie depuis le faire phénoménologisant. Il s'agit d'une perspective que nous introduisons de façon programmatique, et qui met au centre la question de la méthode, laquelle pense le phénomène dans sa phénoménalisation *depuis* le phénoménologiser, faisant un sort au phénoménologiser qu'il y a toujours déjà au sein de la phénoménalisation.

PERTINENCE ET DÉLIMITATION D'UNE THÉORIE « TRANSCENDANTALE »
DE LA MÉTHODE : L'ANONYMAT PHÉNOMÉNOLOGISANT

La théorie transcendantale de la méthode ne se borne pas à lever l'anonymat phénoménologisant. Elle a aussi pour tâche de traquer des fausses façons de phénoménaliser, usant indûment de l'écart de l'expérience par rapport à elle-même. En effet, bien au-delà de la question de l'anonymat phénoménologisant, nous devons nous poser les questions suivantes : qu'est-ce qu'une erreur phénoménologisante ? Que pourrait être un écart phénoménologisant mal géré, ou faussement mené ? Qu'est-ce donc qu'un phénoménologiser *juste* ? À quoi le reconnaîtrait-on ?

Toute réification métaphysique tient à un mauvais usage de cet écart qu'a la vie par rapport à elle-même. Autrement dit : la « métaphysique » n'est pas naturellement sécrétée par la *Lebenswelt* elle-même ! Ou encore : l'attitude naturelle contient un minimum de « théorie » qui ne se trouve pas en stricte continuité avec la vie transcendantale ou le monde de la vie lui-même. L'attitude naturelle commet une auto-interprétation abusive de la vie qui campe sur cette non coïncidence de la vie par rapport à elle-même, fût-ce de façon à ré-asseoir une adhérence. C'est justement la raison pour laquelle une *epochè* est requise qui nous permette d'abandonner l'attitude naturelle, et qui, prolongée par une réduction, nous remette en phase avec l'expérience.

Ainsi, une distance phénoménologisante trop poussée aura tendance, moyennant une trop grande insistance dans l'excès de l'écart phénoménologisant, à produire une fixation des concrétudes et, partant, à éliminer leur vertu concrescente pour les dé-poser dans un tiers englobant, refermant ainsi *et* la concrescence *et* l'*Abgrund des Sinnes* eux-mêmes. Or, encore une fois, cela se fait *depuis* une certaine disposition phénoménologisante, *depuis* un contre-mouvement proto-réductif dévoyé qui induit des effets sur les concrétudes phénoménologiques. En revanche, il y a aussi un phénoménologiser qui sait se mouvoir selon une distance concrète, permettant une juste déhiscence. À quoi le remarque-t-on ? Il s'agit, tout simplement, du contre-mouvement phénoménologisant à même de faire apparaître les concrétudes comme concrétudes phénoménologiques, comme concrétudes en concrescences.

Quoi qu'il en soit, notons, néanmoins, que ces deux façons de *reprandre* la déhiscence de la vie par rapport à elle-même manifestent l'effectivité de la kinesthèse phénoménologisante et, partant, la pertinence d'une théorie transcendantale de la méthode : phénoménologiser de telle ou telle façon n'est pas sans conséquences quant à la phénoménalisation. Ainsi, dans chaque cas, c'est une façon d'avoir affaire à la déhiscence du phénoménologiser par rapport au transcendantal qui amènera telle ou telle conséquence dans la phénoménalisation des concrescences : soit vers leur intensification, soit vers une fixation induite par un survol phénoménologisant trop poussé et, de ce fait même, abstrait. C'est bien parce que le phénoménologiser peut être plus ou moins correctement mené que la théorie de la méthode a une pertinence et peut être indirectement appelée « transcendantale » : elle a une incidence, fût-elle indirecte, sur la phénoménalisation. Or, ce faire phénoménologisant est, d'abord, anonyme. Le phénoménologue se doit de le lever une fois réveillé l'anonymat transcendantal (ou proprement phénoménologique). Autrement dit, la réduction, une fois l'anonymat de la vie transcendantale (où se meut l'attitude naturelle) a été soulevée, reste toutefois hantée, au-dedans d'elle-même, par des possibles erreurs réductives, voire des erreurs *dans* le réduire, des erreurs proprement phénoménologisantes.

Par ailleurs, il est important de constater que l'effectivité du contre-mouvement phénoménologisant sur la phénoménalisation montre clairement que la réduction ne peut absolument pas être « réduite » à un simple acte d'attention réflexive. En effet, le contre-mouvement phénoménologisant n'a rien d'un quelconque « rayon (intentionnel) de l'attention ». Il ne « vise » pas les concrétudes au 1^{er} degré, sans quoi le phénoménologiser serait – ce qu'il n'est pas – un mouvement *direct* de constitution. Plus profondément, le phénoménologiser – d'abord anonyme

– est une reprise de la non coïncidence laissée au sein de la vie transcendante par le moment du sublime. Cette reprise « vise » à créer des appels d'air qui, de façon indirecte, bousculent les concrétudes : soit dans le sens de la concrescence (insistant sur leur caractère de « rien que parties » des concrétudes), soit dans le sens de leur fixation et position (insistant sur un faux caractère d'éléments *uns*, de parties supposément « indépendantes », aperçues comme telles depuis une distance phénoménologisante trop abstraite).

La pertinence de la théorie transcendante de la méthode montre clairement à quel point l'essentiel de la réduction n'est absolument pas dans une introspection réflexive ; sans quoi la phénoménologie se confondrait avec la psychologie intentionnelle. L'essentiel de la réduction est bien plus dans la portée phénoménalisante (donc sur le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) *du* phénoménologiser (antécédent de la kinesthèse phénoménologisante). C'est ainsi, moyennant certains trajets phénoménologisants (objet et « objets » de la théorie transcendante de la méthode), qu'un certain champ d'analyse, fait de concrétudes en concrescences plus ou moins réveillées et intensifiées, est *pré-paré* à l'analyse ultérieure (analyse en quoi consiste la théorie transcendante des éléments). En effet, *ce n'est qu'alors*, une fois le champ phénoménologique préparé de façon plus ou moins réussie (selon le caractère plus ou moins opportun des trajets phénoménologisants), qu'il s'agira de « viser », par une attention flottante, les concrétudes en concrescences, et qu'il faudra s'essayer à les *exprimer*. Profitons pour tracer une délimitation supplémentaire de notre problématique.

En effet, la problématique qui est, ici, la nôtre, n'est pas *encore* celle de l'*expression*, mais bien plus celle du rapport entre une certaine *façon* du contre-mouvement phénoménologisant et la phénoménalisation qui en résulte. Ce n'est qu'à partir de cette phénoménalisation qu'il est loisible de se poser la question de l'expression. Il s'agit, pour nous, de voir ce qui, dans le contre-mouvement phénoménologisant, peut provoquer que l'on ait affaire à un champ phénoménologique plus ou moins vivifié et foisonnant, ou bien figé et perdu.

Le problème de l'expression, certes en rapport avec cette question de la *pré-paration* du champ d'analyse (par contre-mouvement phénoménologisant), a trait, quant à lui, aux concrétudes de la théorie transcendante des éléments, c'est-à-dire, au conséquent de la kinesthèse phénoménologisante. Or, avant cela, pour ainsi dire en amont de la problématique de l'expression, il s'agit de cerner l'influence que le contre-mouvement phénoménologisant (l'antécédent de ladite kinesthèse) peut éventuellement avoir sur lesdites concrétudes, tout en gardant à l'esprit que ce contre-mouvement phénoménologisant ne cherche *pas*, de prime abord,

à les dire ou les exprimer, mais bien plus à les phénoménaliser. Le contre-mouvement phénoménologisant ne sait pas ce « contre quoi » et « en vue de quoi » il amorce son contre-mouvement³. Encore une fois, le problème et de l'attention (sur les parties du vécu transcendantal) et de l'expression, ne se pose qu'*après* le problème de la « corrélation » proprement phénoménologisante (i.e. non constituante) entre 1.) un contre-mouvement phénoménologisant (antécédent de la kinesthèse phénoménologisante) et 2.) la phénoménalisation qui en résulte (conséquent de la kinesthèse phénoménologisante). Il s'agit, à proprement parler, du terrain de la kinesthèse phénoménologisante.

Or, sur le terrain analytique que nous essayons, à présent, de délimiter, à savoir, celui des conséquences, sur la phénoménalisation, des trajets phénoménologisants, il peut aussi y avoir intervention du Malin Génie (« avant » qu'il n'intervienne sur le terrain de l'expression). C'est bien ce que nous avons essayé d'analyser ailleurs⁴. Nous avons, à l'aide de certains passages des *Ideen I* sur la modification de neutralité, avancé l'hypothèse d'une prise en main, par le Malin Génie, de la kinesthèse phénoménologisante elle-même. La « tromperie » n'était donc plus à trouver exclusivement du côté de la *justesse* de l'expression, mais elle était *aussi* et *déjà* à repérer au sein de la problématique qui nous occupe, à savoir, au sein du phénoménologiser lui-même. Induite par une kinesthèse phénoménologisante sortie hors de ses gonds, cette modalité d'erreur (de l'ordre de la tromperie), restait, sous couvert d'anonymat phénoménologisant, inaperçue comme telle, paraissant même « bonne » (en quoi l'erreur est, ici, bien plus, de l'ordre de la tromperie), c'est-à-dire *féconde* en supposées phénoménalisations. En ce sens, la tromperie porterait ici non pas sur la *justesse* de l'expression, mais, bien avant, sur une fausse

³ Ce que, dans notre travail « Concrecscences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les implications contre-ontologiques de la réduction méréologique », *Eikasia* n° 49, mai 2013, p. 281-306, nous avons longuement examiné sous une forme quelque peu différente : la réduction, engagée dans son contre-mouvement, ne sait pas où elle place les parenthèses. Il y a hyperbole (pour nous, la nuance de réflexivité de l'hyperbole est essentielle) de la mise entre parenthèses même, sorte de mise entre parenthèses de la mise entre parenthèses, suspension de la suspension (en vue d'une suspension plus profonde) : c'est ainsi que se font espace les concrecscences dans leur autonomie (par rapport à nos rythmes et échelles propres, « humaines trop humaines »), et c'est ainsi qu'il y a lieu de penser des concrecscences au-delà de notre finitude phénoménologisante (et, partant, phénoménalisante), à savoir, des – disait-on dans ce travail – « concrecscences en souffrance ».

⁴ Cf. « Arquitectónica y concrecscencia. Prolegómenos a una aproximación mereológica de la arquitectónica fenomenológica », *Investigaciones Fenomenológicas* n° 9, septiembre 2012, p. 431-471 et « La idea de concrecscencia hiperbólica. Una aproximación intuitiva », *Eikasia* 47, 2013, p. 117-166, notamment le § 6 intitulé « Parecencia del Genio Maligno ».

et présumée *fécondité* (en concrétudes) d'un phénoménologiser en réalité hors de ses gonds (et induisant des fausses concrescences).

À vrai dire, le résultat d'un tel phénoménologiser n'est pas une expression menteuse mais, bien avant, une réification des concrétudes et un dessèchement de leur concrescence. Ce résultat n'est que la confirmation – fût-elle négative – de l'effectivité de la kinesthèse phénoménologisante, de la « transcendantalité » au 2nd degré (non directement constituante) de la théorie « transcendantale » de la méthode. Pour le dire simplement : phénoménologiser est lourd de conséquences phénoménalisantes, et c'est ce qui fait toute la pertinence d'une théorie transcendantale de la méthode, et ce qui montre la nécessité de tirer au clair l'anonymat phénoménologisant qui nimbe tout phénomène. Autrement dit, il ne faut pas « attendre » l'entrée en jeu explicite de la réduction pour s'y affairer : l'anonymat phénoménologisant est chaque fois à l'œuvre, fût-ce virtuellement, auprès du phénomène, dès lors qu'il y a (eu) moment du sublime, c'est-à-dire, non-adhérence foncière de l'expérience par rapport à elle-même.

Si cette théorie transcendantale de la méthode n'est pas faite de préceptes *a priori* garantissant la phénoménalisation des concrétudes, il est tout de même possible d'approfondir le sens de cette « tromperie » (bien plus grave et profonde qu'une simple « erreur ») phénoménologisante. L'entremise du Malin Génie se joue ici, déjà, dans le terrain de l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante, ce qui n'est jamais, bien entendu, sans conséquences en matière de « phénoménalisation ». L'astuce du Malin Génie consiste à induire une *fausse* impression de *fécondité* (quant aux supposées concrescences amenées par ce phénoménologiser « possédé », faussement inspiré). C'est bien, *mutatis mutandis*, le fait de certains délires de toute-puissance⁵. Bien entendu, toute erreur phénoménologisante n'est pas « directement » le fait du Malin Génie ou, pour le dire autrement, ne découle pas de son *actualisation*. Ce dernier cas correspond à ces cas-limites que sont les dérèglements psycho-pathologiques.

Afin de saisir l'essentiel de ce qui est ici en jeu, laissons de côté la problématique du Malin Génie, bien qu'elle ait, ici, toute sa pertinence (nous y consacrerons d'ultérieurs travaux). Notons qu'une analyse phénoménologiquement concrète et bien menée essaye de se tenir à un phénoménologiser qui, de son contre-mouvement, parvient à réveiller, auprès de chaque concrétude, des rapports de concrescence (nombreux et architectoniquement profonds). Il s'agit, somme toute, de retrouver un phénoménologiser qui, de son contre-mouvement, puisse rendre les concrétudes à leur (non-)être de rien que parties. Ce n'est qu'ainsi, depuis

⁵ Cf. les analyses de Marc Richir sur l'affectivité du tyran dans *La contingence du despote*, Paris, Payot & Rivages, 2014, notamment le chapitre XI.

la précarité ontologique de leur rien que parties, que les composantes du vécu transcendentale réduit, voient leur concrescence intensifiée.

Ainsi, par exemple, la composante noématique « horizon » n'est pas *vraiment horizon* (donc *fungierend comme horizon*) quand elle n'est pas visée ou pensée comme un « tout indépendant » « contenant » des étants intramondains. L'horizon n'est *phénoménologiquement* « horizon » que quand il paraît lui-même comme rien que partie à *même* d'autres rien que parties, au sein d'implications intentionnelles par où (et vers où) les concrétudes en concrescence se tiennent (et se font). Il en va de même pour les horizons temporels. Ceux-ci ne gagnent leur grain phénoménologique qu'à être saisis comme rien que parties à *même* le présent vivant, et à *même* les protentions et rétentions (elles, aussi, rien que parties). La vivacité phénoménologique de tous ces « éléments » ne tient qu'à leur détresse ontologique (de parties absolument dépendantes). Ils ne sont ce qu'ils sont qu'à être en concrescence avec d'autres concrétudes ou rien que parties. Leur précarité ontologique n'est ici que le garde-fou (méréologique) de leur intensité (phénoménologique). En parties radicalement non indépendantes, ils n'ont même pas à être pensés comme des éléments affectés d'un coefficient ontologique minimal qui, s'ajoutant aux autres éléments, formerait un conglomérat ou un agrégat. Non. C'est comme « rien que parties » qu'il faut désormais penser les éléments de la théorie transcendantale des éléments. Ainsi, dans un vécu intentionnel quelconque, il faudra penser la façon concrète dont le rien que partie « sensation » ou « hylè sensible » contribue, depuis sa précarité ontologique, à la concrétion du tout du vécu. La concrétion *spécifiquement phénoménologique* du vécu tient au fait qu'elle ne tienne ou ne se soutienne que de rien(s). Il ne s'agit donc pas d'une concrétion faite d'une somme de *minima* ontologiques. L'agrégat (de parties indépendantes) ne fait pas concrétion au sens spécifiquement phénoménologique. Le tout du vécu transcendentale réduit se doit de ré(con)duire ses parties à leur non être de rien que parties. Et, corrélativement – c'est tout le travail de la réduction méréologique –, ce tout en devient, justement, tout concret au sens strict, c'est-à-dire exclusivement fondé de et par (la concrescence de) ces rien que parties.

Si notre présent travail soulève la question de l'influence du phénoménologiser sur la phénoménalisation des concrétudes de la théorie transcendantale des éléments (avançant, du côté de la théorie transcendantale de la méthode, certains éléments de réponse), il est à se demander ce qu'il en est d'un phénoménologiser à même de sauvegarder la spécificité des rapports phénoménologiques dont est tissée le vécu transcendantal dans sa concrétude. Comment délimiter la spécificité de ces rapports eu égard à d'autres genres de rapports (par exemple

« métaphysiques » ou « ontologiques » au sens classique du terme) ? À quoi reconnaît-on ces différences dans le phénoménologiser et, surtout, y aurait-il un révélateur proprement phénoménologisant de cette différence ? Y aurait-il moyen de la déceler, dans la morphologie des trajets phénoménologisants dont est « fait » l'antécédent d'une kinesthèse phénoménologisante, un marqueur intrinsèquement phénoménologisant permettant de discerner la différence entre un phénoménologiser concret et un phénoménologiser abstrait ? C'est justement en guise de réponse à cette question que nous nous essayons, ici, à introduire le concept de « spectre phénoménologisant ». Mais, avant de poursuivre, notons que c'est à ces questions que touche, implicitement, Gian-Carlo Rota dans ce passage, tout à fait fascinant, tiré d'un texte intitulé « Husserl et la réforme de la logique ». Il y touche dès lors qu'il pose, *explicitement*, la question des opérateurs à même de saisir les rapports proprement phénoménologiques. En un sens, il thématise implicitement la question de l'opérativité phénoménologisante :

La tâche à venir est de développer les structures de la phénoménologie génétique (qui, comme le disait Merleau-Ponty, coïncide avec la *logique inductive* tant souhaitée) jusqu'à atteindre un niveau de rigueur bien plus grand que celui de la logique mathématique. Le point de départ pourrait être la formalisation des relations ontologiques primaires supprimées lorsque les relations d'inclusion (\subset) et d'appartenance (\in) furent introduites par la théorie des ensembles. En grapillant dans la littérature phénoménologique l'on pourrait proposer l'analyse de relations telles que : *a* manque de *b*, *a* est absent de *b* (nous invitons le lecteur à décrire selon des termes précis la différence entre l'absence et la classique « non appartenance »), *a* révèle *b*, *a* plane sur *b* (comme : « la menace de l'erreur plane sur la vérité »), *a* est implicitement présent en *b*, « l'horizon de *a* » et ainsi de suite. D'un très grand intérêt scientifique est d'ailleurs la relation de *Fundierung*, parmi les découvertes logiques les plus importantes de Husserl⁶.

Rota nous fournit ici des pistes précieuses pour approfondir notre problématique. À vrai dire, il en avance les éléments essentiels. Au premier chef, Rota relève la finesse et la profondeur du concept méreologiquement strict de *fondation*⁷, avec le sens corrélatif de ce qui serait à comprendre

⁶ Gian-Carlo Rota *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, trad. A. Lanciani et C. Majolino, « Mémoires des Annales de phénoménologie », vol. VI, Association pour la promotion de la phénoménologie, Amiens, 2005, p. 114.

⁷ Comme on aura l'occasion de le voir, Gian-Carlo Rota insiste nettement sur la spécificité du concept phénoménologique de *Fundierung* – notamment dans l'article, fort intéressant, portant justement le titre de « *Fundierung* ». Cf. également le recueil *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, *op. cit.*

comme une vraie « réduction méréologique »⁸. Tout bien réfléchi, une réduction méréologique l'est aussi – et même principalement – des opérateurs ensemblistes fondamentaux, à savoir, l'inclusion et l'appartenance, dont la mise en œuvre implicite (depuis un phénoménologiser anonyme) est caractéristique de l'attitude naturelle. Ce texte anticipe, à l'occasion du problème de la « logique » profonde impliquée dans les rapports phénoménologiques, un point essentiel de notre problématique, à savoir, l'opposition entre théorie des ensembles et méréologie, qu'il nous faudra, par après, retraverser dans une perspective phénoménologisante. C'est depuis cette perspective qu'il faudra se demander de quel phénoménologiser (d'abord anonyme) elles se soutiennent, voire quelle anatomie phénoménologisante permet la mise en œuvre de leurs opérateurs respectifs.

SUR L'OPPOSITION ENTRE MÉRÉOLOGIE ET THÉORIE DES ENSEMBLES AU
REGARD D'UNE THÉORIE TRANSCENDANTALE DE LA MÉTHODE (EN
PHÉNOMÉNOLOGIE)

Historiquement, la *spécificité* de la méréologie ou théorie des tous et des parties s'est jouée *face à* et même ouvertement *contre* la théorie des ensembles. Cela apparaît de façon absolument claire dans la formalisation de la méréologie entreprise par le grand logicien polonais Stanislaw Lesniewski.

Rappelons que, dans la 3^{ème} *Recherche Logique*, les « tous » dits « catégoriels » correspondent au traitement que les ensembles (de la théorie des ensembles) reçoivent *depuis* la méréologie⁹. La particularité d'un « tout au sens strict » (§ 21, 3^{ème} *Recherche Logique*) tient au fait de *ne pas se donner d'avance le tout dont les parties font partie*. Autrement dit : ce sont les parties qui « fondent » le tout. En conséquence, la spécificité du tout en question dépendra exclusivement du type de rapport entre parties. Aussi, la « fondation » reste antérieure au « tout ». Elle s'interdit d'avoir recours au « tout » qui en résulterait – en court-circuitant par là toute circularité dans la fondation – et qui n'en est, pour ainsi dire, que l'ultime produit. Dès lors, le danger, pour l'analyse, tient à ce que ce tout issu de la *Fundierung*

⁸ Cf. « Introduction à la réduction méréologique » in *Annales de phénoménologie* n° 12, 2013, p. 189-195.

⁹ Cf. « Concrétudes en concrecences. Prolégomènes à une approche méréologique de la réduction phénoménologique et de l'épochè hyperbolique », in *Annales de Phénoménologie* n° 11/2012, p. 7-56 et « Anatomía del quehacer mereologizante (I). El papel de la imaginación en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico », *Eikasia* n° 46, Novembre 2012, p.123-145.

méréologique *paraît*, désormais, être d'un *seul tenant*. C'est comme s'il effaçait de sa présence *une* la concrétude, *nécessairement plurielle* – on y insistera tant et plus – qui demeure, *pourtant*, à l'origine de sa fondation.

Conscient de ce danger, Husserl se sera, toute sa vie durant, efforcé, dans ses analyses, de court-circuiter les potentiels méfaits que sur la concrescence des rien que parties pouvait avoir toute « totalité ». Tout se passe comme si l'élan phénoménologique de la concrescence d'un tout risquait à tout moment de se dépasser lui-même en unité ontologique (avec le conséquent étouffement de la concrescence dont ce tout est issu). Citons ce passage de Husserl, tiré de la 3^{ème} *Recherche Logique*, et particulièrement évocateur à ce sujet. Il se situe au tout début du § 21 intitulé « Détermination exacte des concepts prégnants de tous et de parties, ainsi que de leurs espèces essentielles, au moyen du concept de fondation » :

Notre intérêt s'est porté, dans les considérations qui précèdent, sur les rapports d'essence les plus généraux entre tous et parties, ou encore entre les parties entre elles (de contenus se réunissant en un « tout »). Dans nos définitions et descriptions à ce sujet, le concept de tout a été *présupposé*. On peut cependant *partout se passer* de ce concept, et lui substituer la simple *coexistence* des contenus que nous avons qualifiés de parties¹⁰.

La méréologie charrie implicitement maints changements d'accent par rapport à ce qui, au fond, trahit un certain questionnement ontologique propre à la théorie des ensembles et qui travaille avec des entités plus ou moins individuées et, pour le dire ainsi, bien arrêtées. C'est ce qui devient particulièrement clair à la lumière de certains aspects de la formalisation logique de la méréologie que propose Lesniewski. Encore une fois, cette formalisation se joue contre la théorie des ensembles, l'essentiel pour nous étant de savoir en quel sens. Ce n'est qu'après que nous serons à même de remonter aux conditions phénoménologisantes de cette différence, ce qui, à son tour, nous permettra d'établir le concept de « spectre phénoménologisant » (comme marqueur de différences proprement phénoménologisantes, se jouant, donc, sur le terrain de la théorie transcendantale de la méthode).

Sans être aussi tranchant sur la question que ne l'est, par exemple, Alain Badiou, il est vrai que la théorie des ensembles *peut constituer* la charpente implicite d'un certain questionnement ontologique. Sans que cette vocation ontologique soit le destin inaperçu de la théorie des ensembles, auquel travailleraient sans le savoir les « *working mathematicians* » – comme le soutient Badiou – il peut y avoir, disons, une certaine connivence, tout

¹⁰ Hua XIX/1, p. 275. *Recherches Logiques II*, 2, p. 61. Traduction française par H. Elie, A. L. Kelkel, R. Schérer, PUF, Paris, 1961.

implicite (cet « implicite » étant le fait de l'anonymat phénoménologisant) entre théorie des ensembles et ontologie. C'est justement ce que, *a contrario*, cette *tout autre* connivence (d'un tout autre ordre) entre méréologie et phénoménologie montrerait, dans la mesure où c'est justement la question de l'ontologie que la méréologie, s'attaquant à la théorie des ensembles, met à mal au bénéfice de cet autre questionnement, intrinsèquement phénoménologique, de la concrétude. Ce questionnement n'a rien d'ontologique ni n'est susceptible de réinstaurer une autre ontologie, « phénoménologique » ou « fondamentale », censée être plus « souple ». Quant à l'impossibilité d'une ontologie non ensembliste, on ne peut qu'emboîter le pas à Badiou, même si c'est pour prendre un chemin tout à fait divergent. Qui plus est, la phénoménologie transcendantale est, au fond, radicalement conséquente avec la méréologie. C'est le pas qui est explicitement franchi par les *Ideen I*. Un pas hardi, malheureusement souvent affublé du nom d'« idéalisme » (terme prononcé, ici, en guise d'anathème).

Le pari méréologique voudrait que les rapports de fondation par et dans les parties – selon leur dépendance ou indépendance – soient *plus fondamentaux* que les opérateurs basiques de la théorie des ensembles, à savoir ceux d'appartenance (d'un élément à un ensemble) et d'inclusion (d'un sous-ensemble – d'éléments ou d'ensembles – dans un autre ensemble). « Plus fondamentaux » au sens où ces derniers seraient susceptibles d'être réduits par les premiers. Ce bref détour par Lesniewski que nous entreprenons ici trouvera par la suite sa pleine justification.

EXCURSUS AU SUJET DE STANISLAW LESNIEWSKI. L'« ENSEMBLE » FACE AU « TAS »

Dans le cadre de nos réflexions, il est fort intéressant de relever que la motivation principale du système logique de Lesniewski¹¹ se trouve dans

¹¹ En français, on peut consulter, sur ce point, les travaux de Georges Kalinowski, traducteur de Lesniewski. Citons, dans cet article de G. Kalinowski sur Lesniewski, un passage qui situe la « méréologie » dans l'ensemble du système logique de Lesniewski, mais signalons d'emblée que l'on ne rejoint pas le but final dudit article, qui est d'exposer les fondements, dans la méréologie, du réalisme ontologique de Lesniewski. Ainsi, ce que vise cet article à travers l'exposé de certains aspects de la méréologie de Lesniewski est à l'opposé de notre interprétation phénoménologique – et architectonique – de la méréologie ; cependant, cela ne change rien à la valeur des informations contenues dans ce passage : « Le système logico-mathématique de Lesniewski est un tout comportant trois parties. Son système de base a reçu le nom de 'prothétique'. Comme son nom l'indique, il est le premier posé. En clair, c'est le calcul propositionnel de Lesniewski, un calcul original, non classique comme on le dit. Il sert de support aux deux autres systèmes. Le

l'antinomie, dénoncée par Russell, consignée par un supposé « ensemble de tous les ensembles n'appartenant pas à lui-même » (ou, pour utiliser le langage des *Principia Mathematica*, la « classe de toutes les classes non subordonnées à elle-même »). Bien entendu, l'une des motivations de cet édifice que sont les *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead se rapporte à l'antinomie ensembliste qu'il avait lui-même décelée et dont il fit part à Frege. Or Lesniewski, insatisfait des solutions mises en place par Russell et Whitehead dans les *Principia Mathematica* (qu'il considérait comme des solutions plus ou moins « de rustine »), trouvait que leurs auteurs ne s'y étaient pas pris de façon suffisamment radicale, c'est-à-dire qu'ils avaient omis de s'attaquer à ce qu'il fallait véritablement refonder, à savoir, la *notion même* d'ensemble. En effet, les *Principia mathematica* n'en fournissent qu'une redéfinition plus ou moins arrangée en termes de « classe », ce qui ne permettait pas une *vraie évacuation* des paradoxes¹² par une solution positive parant une fois pour toute à leur rémanence et hantise. Cette solution positive et radicale ne correspond certes pas aux arrangements axiomatiques et définitionnels de Russell et Whitehead, malgré les exploits techniques qu'ils recèlent. La *refondation* qu'ils proposaient était, pour ainsi dire, d'une virtuosité logique tout *en creux*. Elle n'avait rien d'une *vraie refonte*, bien que les paradoxes se trouvassent bel et bien désamorçés. En effet, leur *effectivité* proprement mathématique de *contradictions formelles* n'avait désormais plus lieu d'être ; ce qui délimitait, par exclusion, une théorie dite « naïve » des ensembles qu'il s'agissait d'écartier. C'est dans ce sens qu'on peut comprendre les remarquables efforts formels de Russell lui-même, de Peano, Zermelo ou

calcul des noms lesniewskien, appelé « ontologie », tout aussi original que son calcul des propositions, est le premier système qui s'appuie sur la protothétique. Le second système que celle-ci supporte et qui se fonde en même temps sur l'ontologie, porte le nom de « méréologie ». La méréologie est la théorie des tous et de leurs parties. D'où son nom. C'est la théorie lesniewskienne des ensembles », G. Kalinowski, « Autour des fondements philosophiques de l'ontologie de Lesniewski », p. 337, dans l'ouvrage collectif *Calculemos... Matemáticas y libertad : homenaje a Miguel Sánchez-Mazas*, coord. par Lorenzo Peña, Javier de Lorenzo, Javier Echeverría, 1996, p. 335-342.

Il est un autre point, absolument essentiel quant au système de Lesniewski, et auquel il convient de faire allusion, quitte à le reprendre dans d'ultérieurs travaux, tellement la portée de ses implications nous semble profonde, à savoir, le fait que la méréologie (dans sa formalisation logique), contrairement à la théorie des ensembles, ne comporte pas de métalogue propre. Il n'y a pas de métalogue en termes méréologiques, il n'y a pas – disons-le ainsi – de méta-méréologie *méréologique* (alors qu'il y a bel et bien une métalogue *ensembliste* de la théorie des ensembles).

¹² Sur ce point, et selon l'indication (cf. *art. cit*) de Kalinowski lui-même : *Stanislaw Lesniewski, Sur les fondements de la mathématique. Fragments* (Discussions préalables, méréologie, ontologie), traduit du polonais par Georges Kalinowski, préface de Denis Miéville, Paris, Hermès, 1989, p. 47-52.

Fraenkel, mais aussi de Skolem – que l'on oublie souvent à ce sujet – pour ne pas parler d'autres axiomatisations possibles et consistantes qui étaient encore à venir.

Or, c'est justement *sur le terrain de la compréhension naïve* du concept d'ensemble et *face* à ce concept naïf que Lesniewski engage la discussion et développe une intuition qui sera à la base de sa formalisation de la méréologie. En un sens, la formalisation œuvrée par Lesniewski fait droit à une *intuition*, tout aussi naïve, opposée à l'intuition de l'ensemble *naïf*. Naïveté tout aussi intuitive mais autre. Au fond, Lesniewski ne fait que prendre la bifurcation s'écartant de la théorie des ensembles un peu plus en amont. Faisant fi du concept d'ensemble, il entamera une autre formalisation *depuis* le répondant, tout aussi naïf et intuitif, de l'« ensemble » naïvement compris. Il mettra ainsi en avant un autre concept qui se voudra – insistons sur ce point – *tout aussi naïf*, et qu'il lui arrivera de nommer, justement pour en souligner le caractère intuitif, « tas ».

En effet, Lesniewski déplace le caractère fondamental de la notion de « classe distributive » (équivalente de l'ensemble) au bénéfice de celle de « classe collective », ou « classe méréologique » (équivalente, *mutatis mutandis*, du tout concret méréologique ou du tout au sens strict, au sens du § 21 de la 3^{ème} *Recherche Logique*). La « classe distributive » n'est que l'ensemble regroupant les éléments qui correspondent à l'extension d'un nom. Elle est faite, pour le dire ainsi, d'éléments ontologiquement achevés, indépendants, nominalisés. En termes phénoménologiques : des éléments *visables* (et envisageables) comme *un* par *une* intention. Ainsi, la « classe distributive chaise », qui correspond à l'extension du mot « chaise », est formée par un ensemble dont les éléments sont tous ceux auxquels s'applique le mot « chaise », à savoir toutes les chaises (c'est-à-dire l'extension de l'intension « chaise »).

En revanche, les « éléments » de la « classe méréologique chaise » sont les « parties » de cette classe. La classe méréologique constitue elle-même ce tout. Elle n'est *rien d'autre que* ce tout lui-même, à savoir ce « tas » qu'est la chaise¹³, et qui est fait, comme « tas », de l'« entassement » *non quelconque* des parties de la chaise. La classe collective ou méréologique n'est donc pas une réunion arbitraire mais un tout dont les parties intégrantes – pieds, siège, dossier – constituent, selon un agrégat non quelconque, le tas « chaise ». L'ensemble des « chaises » (comme éléments achevés et totalisés) pouvant, à leur tour, être réunis sous la classe

¹³ Il ne s'agit de rien d'autre que du réalisme de Lesniewski. L'interprétation phénoménologique de la méréologie – surtout en régime de phénoménologie transcendante – s'en écarte, bien évidemment, tout en gardant les acquis de cette critique de la notion d'« ensemble ».

distributive « chaise » et qui correspond à l'ensemble des chaises (i.e. l'« extension » de l'ensemble dont « chaise » nommerait l'intension).

On aura vite remarqué que l'exemple des parties de la chaise choisie aux fins d'illustrer intuitivement le concept de « classe méréologique » peut prêter à malentendu si, aux dépens du sens que l'on cherche à transmettre, on en reste à la littéralité des éléments mis en jeu. En fait, c'est la nuance d'arbitraire ou non arbitraire reflétée dans la plus ou moins grande indépendance ontologique des éléments en question qui fait ici la différence. Dans le cas des « tous catégoriaux » (si nous reprenons le vocabulaire de la 3^{ème} *Recherche Logique*), ici formellement équivalents à une « classe distributive », les parties sont, en tant que tous, préexistantes au tout (tous dont les parties sont des tous à part entière, pouvant, *ad libitum*, s'intégrer dans d'autres tous sans que leur sens change). Le rapport que ces tous (dans l'exemple : les chaises individuelles) entretiennent est *encore plus arbitraire*¹⁴ que celui, relativement non arbitraire, des *Stücke* ou fragments, pour lesquels – comme par exemple dans le cas de la chaise – les parties, certes ontologiquement indépendantes, ne sont pas disposées *n'importe comment*, et ne sont pas non plus *quelconques*. En effet, si nous revenons à l'exemple de la chaise, il y a une raison, pour les parties, de leur être-ensemble, une raison qui est fondée, du moins partiellement, dans leur nature (leur nature de pieds, de dos et autres parties de la chaise), et qui fait qu'elles ne puissent pas être placées *n'importe comment* pour donner lieu au tout qu'est la chaise (i.e. à la classe méréologique constituée par les parties de la chaise). En revanche, le fait d'appartenir à un tout catégoriel donné se révèle, pour chacune des parties de ce tout, *absolument contingent*, sans aucun rapport avec la nature des parties, et ne tient qu'au fait même d'avoir été « mises ensemble ».

Il suffit, pour marquer encore plus la différence, de porter le sens d'être-partie à la limite, et c'est ainsi que l'on obtient, au-delà des tous morcelables dont les parties sont relativement non arbitraires, le concept de « rien que partie » ainsi que celui de « tout concret au sens strict ». Lisons Husserl à ce propos :

En général, un tout, au sens plein et au sens propre, est une connexion déterminée par les genres inférieurs des « parties ». À chaque unité concrète appartient une loi. C'est d'après les différentes lois ou, en d'autres termes, d'après les différentes espèces de contenus qui doivent faire fonction de parties, que se déterminent des espèces différentes de tous. Le même contenu ne peut donc faire fonction arbitrairement tantôt de partie de telle espèce de tous, tantôt de partie de telle autre. L'être-partie et, plus exactement, l'être-partie-de-cette-

¹⁴ Tous auxquels il n'est pas du tout essentiel d'être « parties » (il se trouve qu'elles le sont du fait d'avoir été rassemblées).

espèce-déterminée (d'espèce métaphysique, physique, logique, ou relevant de toute autre distinction qu'on voudra) est fondé, dans la détermination générique pure des contenus dont il s'agit, selon des lois qui, au sens où nous l'entendons, sont des lois aprioriques ou des « lois d'essence »¹⁵.

Ainsi, et pour le dire autrement, une classe méréologique est une entité dont les éléments pourraient, *à la limite*, ne pas être des entités à part entière, pouvant, en somme, *n'être que des parties* ou *rien que parties*. « Ne pouvoir être que partie » est une autre définition possible de « partie absolument dépendante ». La dépendance entre parties (maximale quand il y va de « rien que parties ») est à la base, comme on le sait, du concept rigoureux de *fondation* (qui est, à son tour, à la base du concept de tout au sens propre) :

Par *tout* nous entendons un ensemble de contenus qui admettent une *fondation unitaire*, et cela sans le secours d'autres contenus. Nous nommerons parties les contenus d'un tel ensemble. L'expression d'unité de fondation veut dire que *chaque contenu est relié avec chaque autre, soit directement, soit indirectement, en vertu d'une fondation*¹⁶.

Retenons qu'il ne faut bien évidemment pas en rester, quant à la classe méréologique, à la représentation intuitive des parties (conformant le tout) de la chaise. Ce n'est qu'un exemple visant à transmettre cette nuance de non arbitraire et relative dépendance ontologique entre parties caractéristique des « classes méréologiques ». En effet, le caractère non arbitraire de certains morceaux ne fait pas d'eux, *stricto sensu*, des rien que parties. C'est comme si le caractère non-quelconque des rien que parties était doublé d'une clause ontologique : pour « être » et « être ce qu'elles sont », il faut nécessairement que les rien que parties *soient avec* d'autres rien que parties, assemblées avec elles de façon non quelconques : selon des lois de genre et d'espèce (dans le registre de l'intentionnalité, en connivence avec l'eidétique), ou selon des concrescences schématiques (dans les registres les plus archaïques de l'expérience). C'est là le fondement ultime – à double détente – de la variation eidétique ; et c'est ce qui fait que le caractère « non quelconque » de l'assemblage des unités de fondation (unités de concrescences dans lesquelles se réfléchissent les concrétudes comme rien que parties) soit beaucoup plus fort qu'il ne l'est dans le cas des « morceaux (*Stücke*) » « fondant » (au sens non strict) des unités sensibles (dont la chose pourrait être un exemple). *À rigoureusement parler*, « être partie absolument dépendante » ou « concrètement partie » ne

¹⁵ Hua XIX/1, p. 289-290.

¹⁶ Hua XIX/1, p. 275-276.

correspond pas au statut ontologique des parties de la chaise. Les rien que parties équivaldraient plutôt, pour un objet physique, à sa couleur *concrète*, à son extension *concrète*, à sa forme *concrète*, c'est-à-dire à des « éléments » que l'on ne peut même pas morceler dans la mesure où ils n'ont, pour eux-mêmes, aucune consistance ontologique : ainsi, jamais ne verra-t-on une couleur concrète toute seule (elle a besoin d'être étendue pour être couleur), ni ne verra-t-on une étendue concrète (qui ne soit colorée). Husserl s'en explique ainsi :

La coloration de ce papier est un moment dépendant de celui-ci ; elle n'est pas seulement une partie en fait, mais, par son essence, *en vertu de son espèce pure, elle est prédestinée à être une partie* ; car une coloration prise *en général et purement comme telle* ne peut exister que comme moment dans une chose colorée. Pour les objets indépendants, une telle loi d'essence manque : ils peuvent se ranger dans des tous plus vastes, mais ce n'est pas là pour eux une nécessité¹⁷.

Rappelons, par ailleurs, que les concepts de tout et de partie appartiennent à l'ontologie formelle et peuvent, bien entendu, s'appliquer à d'autres « objets » au-delà des exemples monopolisant la 3^{ème} Recherche, à savoir, ceux qui relèvent des choses physiques ou, parfois, des sons (comme le faisait C. Stumpf dans sa *Tonpsychologie*)¹⁸. C'est ainsi que la 4^{ème} Recherche témoigne, par exemple, de l'application de la méréologie aux significations, visant à conformer une « grammaire pure logique » dont l'armature formelle est indiscutablement méréologique. La 5^{ème} Recherche connaît l'application de la méréologie aux vécus, et la 6^{ème}, pourrait-on dire, à l'enchaînement des visées intentionnelles et leurs possibles unités de fondation, étagées en termes d'actes de plus en plus complexes (avec ou sans remplissement ; ce qui, dans les *Ideen I*, donnera les « syntaxes de conscience »¹⁹).

Dans le cas des « rien que parties » conformant un vécu, on dénommerait, par exemple (pour reprendre les termes de la 5^{ème} Recherche), de la matière intentionnelle, du sens d'appréhension, de la qualité intentionnelle, du contenu sensible. Ces « parties » du vécu sont des rien que parties, des parties au sens propre constituant des tous au sens propre.

¹⁷ Hua XIX/1, p. 244.

¹⁸ « J'ai déjà mentionné dans la Recherche précédente que cette différence, apparue tout d'abord dans le domaine de la psychologie descriptive des données sensorielles, peut être conçue comme un cas particulier d'une différence générale. Elle s'étend alors au-delà de la sphère des contenus de conscience et devient une différence de la plus haute importance théorique dans le domaine des *objets en général* », Hua XIX/1, p. 227.

¹⁹ Sur ce point, cf. Carlos Lobo, « Pour introduire à une phénoménologie des syntaxes de conscience », *Annales de phénoménologie*, n° 9/2010.

Husserl fait certes un usage massif et, pour la plupart, opératoire, des acquis formels (i.e. de l'ontologie formelle) de la 3^{ème} *Recherche* sur le terrain²⁰, concret, des analyses de la 5^{ème} *Recherche*.

Si l'on se place à nouveau sur le terrain de la naïveté, c'est *comme si* les éléments d'une classe méréologique étaient ontologiquement²¹ plus fondamentaux que les éléments d'une classe distributive et, corrélativement, *comme si* la classe méréologique elle-même se résorbait complètement dans ses « éléments » ou « parties », *comme si* elle n'était que ces parties, alors que, dans l'idée naïve d'ensemble, il y a comme une sorte de *déhiscence claire, voire d'écart abstrait* de l'ensemble par rapport à ces éléments, ce point étant naïvement attesté, ne serait-ce que par la seule possibilité de l'ensemble vide. Qu'est-ce à dire ? En quoi la possibilité (ou l'impossibilité) de l'ensemble vide serait-elle révélatrice d'une certaine manière de phénoménologiser usant (ou abusant) de la déhiscence ou de l'écart phénoménologisant ?

ENSEMBLE VIDE ET DÉHISCENCE ABSTRAITE. *FUNDIERUNG* ET DÉHISCENCE CONCRÈTE

En effet, les différences entre la méréologie (du moins selon certaines versions) et la théorie des ensembles deviennent particulièrement prégnantes à la lumière de la problématique de l'ensemble vide, décidément l'une des pommes de discorde entre ces deux approches. Tout le problème vient du fait, intuitif (et axiomatiquement consigné) qu'une classe méréologique est *nécessairement* faite de parties. S'il n'y a pas de parties, il n'y a pas d'entité-« classe ». Autrement dit, et pour l'exprimer de façon encore plus intuitive : il n'y a pas de « tas » sans « parties » entassées. Or, cet aspect de la méréologie devient particulièrement prégnant quant à la question de la « classe vide », inexistante car absurde en tant que « classe » du point de vue de la méréologie. Tout « tout » se doit d'avoir des parties (car il se *fonde comme tout* de et par ses parties). Le « tout » minimal est fait de parties qui ne sont plus elles-mêmes des touts, qui ne peuvent être que parties, et sont donc des parties absolument dépendantes. Ce

²⁰ Terrain qui est celui de la région conscience, opposée au monde, et qui deviendra, dans les *Ideen I*, l'*Urregion* conscience (transcendantale) « contenant » noématiquement le monde (malgré les paradoxes qui découlent de ce remarquable tour de force).

²¹ Ce qui se clarifiera par la suite. En tout cas, on ne suit pas ici l'interprétation de G. Kalinowski. D'ailleurs, notre but n'est pas de fournir une interprétation fidèle de Lesniewski, mais d'en montrer les possibles implications phénoménologiques, voire architectoniques.

« tout minimal » est, pour ainsi dire, le tout le plus *intense* comme tout : sorte de *rien que* « tout » fort en concrétude, en intensité, fort de (n)'être « fait » (que) de *rien que* « parties ».

Récapitulons : pour les classes méréologiques, le réquisit de réduction – sans déhiscence abstraite²² – de tout « tout » à ses « parties » fait qu'une classe méréologique sans « parties » ne soit *plus du tout une classe*. Une classe méréologique sans éléments – un supposé équivalent de l'ensemble vide – est littéralement *intenable* : elle ne *tient* pas, elle implose, elle n'a pas d'assises sur lesquelles elle pourrait « faire » ou « former » un tout, « se rassembler » en ensemble de ses parties ; ou bien, pour le dire autrement, se rassembler selon le strict *minimum de déhiscence*²³ qui assurerait sa relative « identité de tout », ce minimum d'excès, voire d'émergence ou de nouveauté, face à ses « parties », cela même que Husserl appelait « unité de fondation » ou « fondation unitaire ».

²² On ne peut pas encore complètement clarifier cet aspect bien qu'on l'ait avancé à plusieurs reprises. Nous faisons un pas de plus dans la précision des enjeux (pour la suite du texte et le concept que nous essayons d'y avancer) dans la note suivante.

²³ Il y a, en un sens, une « bonne » et une « mauvaise » déhiscence ; cependant impossibles à préciser *a priori* : autrement dit, l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante devra toujours attendre son conséquent. C'est en cela qu'il ne peut pas y avoir de théorie transcendante de la méthode *a priori*. La distinction que l'on ose entre déhiscence « abstraite » et déhiscence « concrète » est en strict rapport avec le concept de fondation, sur lequel il faudra revenir, mais aussi sur le traitement épiméréologique du phénoménologiser, que l'on abordera dans ce travail quand il faudra introduire le concept de « spectre phénoménologisant ». Disons que la seule déhiscence tenable est celle qui s'appuie sur la concrescence. Or que signifie s'appuyer en contre-mouvement (ou, plutôt, appuyer un contre-mouvement) ? Toute autre déhiscence est *désincarnée* ; or ce problème appartient au volet de la « théorie transcendante de la méthode » et n'est donc pas à confondre avec la question qui est ici en jeu, propre à la théorie transcendante des éléments, et qui est celle du concept de fondation. Les deux problèmes, appartenant à des volets différents, situés sur des vecteurs distincts, sont, pourtant, presque confondus, et même apparaissent comme superposés. C'est dire à quel point des cellules architectoniques minimales sont au plus profond de la petite monnaie phénoménologique. C'est ce à quoi on faisait allusion dans « Concrétudes en concrescences. Prolégomènes à une approche méréologique de la réduction phénoménologique et de l'épochè hyperbolique », *art. cit.*, avec le caractère intrinsèquement composite de la « phénoménalisation » ou, si l'on veut, du phénomène comme réduit à sa « phénoménalisation » : il y a toujours une frange de « phénoménologisation », fût-elle – il est d'ailleurs ainsi la plupart des fois – anonyme (de l'ordre de l'anonymat phénoménologisant, à ne pas confondre – surtout pas ici, ce qui serait catastrophique – avec l'anonymat transcendantal). Évidemment, c'est le concept d'anonymat phénoménologisant, mis en place par Fink dans sa *VI^{ème} Méditation Cartésienne*, qui fait du phénoménologiser bien plus qu'une simple scientification (ce n'est là qu'un aspect du phénoménologiser, celui de la dite « *Verwissenschaftlichung* ») et bien plus qu'une simple mise en architectonique. Le phénoménologiser a, en un sens, partie liée avec et dans la phénoménalisation comme phénoménologiser *anonyme*.

Si nous nous plaçons à nouveau, et même résolument, sur le terrain de la naïveté, c'est *comme si* l'entité naïve « ensemble » pouvait *survivre*, selon les présupposés naïfs (non complètement manifestes dans des axiomes) qui sont les siens à une sorte de variation eidétique qui consisterait en la suppression radicale de tous ses éléments, alors que l'entité naïve « tas » *ne supporterait pas* la radicalité d'une telle variation eidétique et disparaîtrait aussi – implorerait – *avec* la disparition de ses éléments. Il s'agirait là, en fait, et en écho au problème du réductionnisme, d'une *fausse* radicalité (et d'une variation faussement radicale²⁴). Gian-Carlo Rota en donne, dans le texte « *Fundierung* »²⁵, un traitement splendide. Il a le mérite de voir le rapport profond entre le réductionnisme et une mécompréhension du concept husserlien de *Fundierung*. Selon nous, il touche formellement au fond de ce problème (qu'il faut d'abord avoir cerné *formellement* pour pouvoir vraiment en saisir le fond). Il y touche en l'abordant en termes méréologiques – même s'il ne parle, *explicitement*, que de *Fundierung* – et ce, justement, par opposition aux termes ensemblistes. Il s'exprime dans ces termes :

Le langage dépouillé de la théorie des ensembles, où les ensembles sont les uniques objets de discours permis et où l'inclusion et l'appartenance sont les uniques relations possibles entre les ensembles, a donné une arme aux réductionnistes²⁶.

La « vérité » du réductionnisme est, en un sens, le résultat, faussement concluant, d'une variation faussement radicale. La méréologie, sans être déjà et pour elle-même phénoménologie, a le mérite de parer, du dedans de sa formalisation, à ce genre de déhiscences abstraites, seules à même de préparer²⁷ le champ de l'expérience à ces variations faussement radicales.

Bien entendu, nous sautons ici, d'une façon extrêmement problématique, d'un terrain à un autre. Ces passages ne sont bien entendu pas à prendre au premier degré, un peu comme cela pourrait être le cas chez Badiou, pour qui la théorie des ensembles – nous l'avons déjà évoqué, mais il n'est pas inutile, ici, de le rappeler – est l'*onto-logie*, à savoir, ce que la pensée peut dire – et penser – sur l'être en tant qu'être. Les opérateurs ensemblistes

²⁴ Nous projetons de consacrer, prochainement, un autre travail à l'étude de ces cas de fausses variations eidétiques, sautant, pour ainsi dire, et de façon indue, des crans (méréologiques et architectoniques) d'expérience.

²⁵ Permettons-nous de faire encore une fois référence à l'article fort intéressant « *Fundierung* », repris dans Gian-Carlo Rota, *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, *op. cit.*

²⁶ Gian-Carlo Rota, *Phénoménologie discrète*, *op. cit.*, p. 33.

²⁷ Voilà, encore une fois, la confirmation, par voie négative, de l'effectivité de la kinesthèse phénoménologisante.

d'appartenance et d'inclusion sont responsables de l'achoppement des différences entre ce que Rota appelle « fonction » et ce qu'il nomme « facticité ». Cette fausse variation, *faussement concluante*, a donc partie liée et avec l'usage des opérateurs ensemblistes et avec l'ontologie implicite de l'attitude naturelle. Rota s'exprime dans ces termes :

La *Fundierung* est une relation logique primitive, irréductible à une quelconque relation plus simple, telle, par exemple, celle entre deux étants matériels. La confusion de la fonction avec la facticité dans une relation de *Fundierung* est un exemple de réductionnisme [...]. La facticité est le support indépendant (*selbstständig*) qui obscurcit la fonction qu'elle fonde. Mais, si nous éliminons la facticité, la fonction aussi disparaîtra avec elle²⁸.

L'élimination de la facticité entraîne l'élimination de la fonction (« contenue » dans la facticité). Or cette opération de variation eidétique n'est possible que *depuis* une sorte de déhiscence abstraite, celle d'un phénoménologiser hors de ses gonds²⁹.

Reste à oser, ici, une reformulation *du point de vue* de la théorie transcendantale de la méthode. Il y a fort à parier que de telles variations faussement radicales ne sont possibles – dans leur faux-semblant de vérité, voire de radicalité – que depuis la « mauvaise » déhiscence – *non « concrète » comme déhiscence* – que procure le pseudo-levier des termes ensemblistes³⁰. Cette déhiscence non « concrète » est cela même qui constitue, pour parler comme Fink, l'« anonymat phénoménologisant » *corrélatif* – par kinesthèse phénoménologisante – de cette fausse variation, à savoir, l'opérativité phénoménologisante – anonyme – qui permet une telle variation (trompeuse et tricheuse, « faussement concluante » avions-nous dit). Ce n'est qu'à la faveur d'une déhiscence non phénoménologique, voire désincarnée du côté de son antécédent³¹ de la kinesthèse phénoménologisante, que nous pouvons retrouver, du côté du conséquent³², l'*aisance* induite et excessive permettant la mise en place de cette variation comme (*la*) variation *apparemment (la plus) radicale*.

²⁸ Gian-Carlo Rota, *Phénoménologie discrète*, *op. cit.*, p. 30-31.

²⁹ On peut consulter sur ce point notre travail « Concrecences en souffrance et méréologie de la mise en suspens », *art. cit.*, notamment le point III, p. 292-295.

³⁰ Rappelons ce passage de Husserl, au tout début de la 3^{ème} *Recherche Logique*, auquel nous faisons, ici, implicitement référence avec le terme de « levier (*Hebel*) » : « Nous ne devons pas laisser sans examen les concepts difficiles avec lesquels nous *opérons* dans la recherche d'une élucidation de la connaissance et qui doivent dans cette recherche nous servir en quelque sorte de *levier* [nous soulignons] », Hua XIX/1, p. 228.

³¹ Celui du moi phénoménologisant.

³² Celui de la phénoménalisation.

Si l'on en revient à la question de la classe vide pour y oser une autre ouverture, remarquons que si tant est que le vide soit encore à penser en méréologie, il ne pourra désormais plus l'être sous l'espèce (simple et méréologiquement absurde, littéralement intenable) de l'ensemble vide. Les rapports proprement phénoménologiques que Rota appelait de ses vœux³³ impliquent (selon cette implication *sui generis* entre antécédent et conséquent propres de la kinesthèse phénoménologisante), comme on le verra par la suite, une autre comparution du rien, non pas *intra-méréologique* (ce qui semble impossible pour les raisons déjà évoquées), i.e. *au sein* du tout concret, mais, *auprès* de celui-ci – « *dabei* » dirait Fink – selon ce que l'on commence à cerner comme déhiscence « concrète » ou déhiscence tenable³⁴ et, partant, *conséquente*, c'est-à-dire, résistant à l'indétermination du champ des concrétudes en concrescence.

³³ Cf. *supra* la première des citations de Rota.

³⁴ On s'est suffisamment étendu sur cette question difficile que l'on pourrait formuler ainsi : quel est le rapport entre le moi phénoménologisant et la vie transcendante ? Quel est le statut méréologique de la *Spaltung* phénoménologisante dans sa différence avec les différences internes aux concrescences transcendantales et, au premier chef, avec celle de l'*Abgrund des Sinnes* entre la vie constituante et le constitué dont nous parle Husserl dans les *Ideen I* ? Dans un autre texte, « Anatomía del quehacer mereologizante (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico », *Eikasia*, n° 47, 2013, p. 227-242, nous avons avancé une sorte de position intermédiaire entre, d'une part, les rapports que le philosophe espagnol Gustavo Bueno appelle « diamériques » et, de l'autre, ceux qu'il nomme « métamériques ». Puisque le texte était écrit en espagnol, on reprend, en reformulant, une partie de sa note 12, considérant qu'elle peut être pertinente pour les développements qui suivent : quant à cette différence entre phénoménologiser et vie transcendante – autour de la *Spaltung* phénoménologisante, qui n'est pas à confondre avec l'*Abgrund des Sinnes* – on y avançait qu'il ne s'agissait donc *ni* d'une différence diamérique, *ni* d'une différence métamérique. Il s'agirait plutôt – disait-on – d'une différence *en imminence de* devenir métamérique – sans pour autant cesser dans sa « vertu » diamérique – portant ainsi à manifestation (justement *de par* cette imminence) les lois de corrélation entre subjectivité constituante et monde constitué. Quant à cette toute dernière corrélation (i.e. la corrélation de constitution, ou bien le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante), le rapport entre parties qui s'y joue est, néanmoins, nettement diamérique. Ainsi, sont enveloppés en elle les « différents genres de matérialité » – pour reprendre les termes de G. Bueno – inséparables et irréductibles, donc, dans un rapport de concrescence (nuance d'*inséparabilité*) qui *n'est pas* fusion ni confusion (nuance d'*irréductibilité*). Il est propre à l'attitude naturelle de brouiller ce diamérisme (à la faveur de rapports métamériques entre parties), tout comme le propre de la phénoménologie postérieure à Husserl aura été d'y chercher des rapports que Brentano nommait une « dépendance unidirectionnelle » ou « unilatérale ». Merleau-Ponty et M. Henry représentent des cas, certes opposés, de ce même forçage. Chez Merleau-Ponty, la rupture de la diaméricité se fait depuis la partie « monde », alors que chez M. Henry elle se fait depuis la partie « subjectivité transcendante ». Dans les deux cas, l'imminence de métaméricité propre au *Dabeisein* phénoménologisant est *transcendantement noyauté* : par la Vie chez Henry, par le Monde chez Merleau-Ponty (et par la méontique de l'esprit absolu chez Fink : la différence du phénoménologiser

Or, il y a fort à parier que cette « concrétion » de la déhiscence *concrète* ne sera justement pas concrète au sens premier de concrétion, celui de la théorie transcendantale des éléments (le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) mais au sens, second, de la théorie transcendantale de la méthode (correspondant à l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante). Ainsi, dès lors que l'on parle de déhiscence « concrète », ces guillemets seraient plutôt des guillemets architectoniques (et pas proprement phénoménologiques ou transcendants). Au fond, ce « rien » épi- ou para-méréologique, n'est que le « *Dabeisein* », l'être *auprès*, propre de la « para-concrescence » arborée par le « moi phénoménologisant ». Méréologiquement parlant, il s'agit de cette étrange « partie »-à-part qu'est l'*à-part* phénoménologisant. Étrange partie-à-part qui ferait « concrescence » au second degré, selon la façon de s'en exempter au premier. Et tout tient donc, sans doute, dans la *façon* – il y aurait une façon « concrète » – de s'en exempter.

L'IMPLOSION MÉRÉOLOGIQUE DE L'ENSEMBLE UNITAIRE

Essayons d'extraire d'autres conséquences du tour de force accompli depuis la formalisation de l'intuition méréologique (la vague intuition des rien que parties qui gît à la base de toute axiomatisation méréologique). Notons que, outre l'impossibilité d'une classe méréologique vide, ces tous basiques que S. Lesniewski nommait des « tas » *ne peuvent pas non plus*, en toute rigueur, contenir *une seule* partie, si cette partie est un rien que partie (tout comme, à l'opposé, les emboîtements à l'infini demeurent impossibles). Le tas vide (i.e. l'équivalent méréologique de l'ensemble vide) est certes – avait-on dit – un absurde, car il ne peut y avoir de fondation sans parties fondantes. Absurde que la perspective ensembliste promeut, prétend ou statue sous l'espèce de l'ensemble vide. Mais, à bien y réfléchir, il est *tout aussi absurde*, méréologiquement parlant, de supposer un tout qui ne contiendrait qu'*une seule* partie : si ledit tout ne contient qu'une partie, alors cette partie serait déjà, à elle seule, le tout en question, elle ne serait donc pas, et ce en aucun cas, une *rien que* partie. Il n'y aurait pas besoin de multiplier de façon inféconde les écarts (entre « tout » et « partie » une, au singulier) et les entités³⁵. Une classe méréologique faite d'un seul élément *serait* cet élément lui-même. Toute supposée déhiscence de la classe par

d'avec la méontique du transcendantal étant, *a limine*, transcendantalement résorbée ; par exemple dans le mouvement de l'Histoire transcendantale).

³⁵ Encore une fois : les emboîtements à l'infini, matrice des paradoxes ensemblistes, sont axiomatiquement et « *définitionnellement* » court-circuités en méréologie, et ce d'une façon bien plus radicale qu'ils ne le sont au sein de la théorie des types de Russell.

rapport à l'élément implorerait complètement sur l'élément dont elle est le « tas » : le tas *se réduirait* à l'élément ; il se confondrait, tout simplement, avec l'élément. C'est dans ce sens que Husserl, faisant la différence entre vérités *a priori* synthétiques et vérités *a priori* analytiques, cite, au rang de ces dernières, des « généralités analytiques pures » telles que : « un tout ne peut exister sans parties³⁶ ».

Ce que Husserl tente d'emblée d'éviter, axiomatiquement, est justement la possibilité d'un tout radicalement indécomposable en parties, donc radicalement non analysable et, partant, absolument indétectable eidétiquement et schématiquement. Peut-être est-ce là une caractérisation méréologique limite de ce que Richir appelle parfois l'« un » comme « trou noir » où implorerait le phénoménologique. Cependant, la formulation négative qu'en donne Husserl, « un tout ne peut exister sans parties », peut bien évidemment aussi être comprise comme contenant un corollaire, premièrement, sur l'inexistence de l'ensemble vide (si l'on prend « ensemble » au sens méréologique de « tout ») et, deuxièmement, sur l'inexistence d'un supposé tout fait « d'une seule » partie. Il y a donc, implicitement, et quant aux (concrétudes comme) rien que parties, une exigence de pluralité déjà inscrite au registre même de la formalisation méréologique. En d'autres mots : *seule la pluralité permet la fondation*. C'est dire à quel point le concept phénoménologique de *Fundierung* introduit une vraie révolution conceptuelle par rapport à toute fondation métaphysique unitaire.

En effet, ce n'est qu'à la faveur d'une coalescence entre (deux ou) plusieurs parties (au sens strict) qu'un tout peut être *fondé*. Ce n'est donc qu'à la faveur d'une concrescence entre (deux ou) plusieurs parties qu'il y a lieu de parler d'un *écart concret* (mais *non concrescent*³⁷) entre le « tout » de la concrescence (formalisant tant bien que mal les corrélations de concrescence transcendantale en phénoménologie) et ses « rien que parties » (elles-mêmes en *écart de concrescence* entre elles). Tout autre écart *non concrescent* avec les parties en concrescence ne serait pas un vrai écart (non concrescent) dans l'écart (de concrescence) mais un écart (certes et *a fortiori* non concrescent) *abstrait*, un écart (certes non schématique³⁸) qui sort *des gonds de tout schématisme* et, partant, de toute vraie vivacité phénoménologique : écart non fécond ou faussement fécond, voire faussement concluant (cf. *supra*).

³⁶ Hua XIX/1, p. 257.

³⁷ Sans quoi le phénoménologiser viendrait s'écraser, s'abîmer dans la phénoménalisation. La *Spaltung* phénoménologisante, avions-nous dit dans une note précédente, se trouverait « transcendentale-ment noyautée ».

³⁸ Non schématique et « an-harmonique », pour reprendre les termes de Richir. Cf. *Variations sur le sublime et le soi*, J. Millon, Grenoble, 2010.

Ce sont là, *mutatis mutandis*, et pour revenir au terrain formel, le genre d'*écarts abstraits* entre tous et parties qui sont bel et bien en jeu dans les rapports d'inclusion de sous-ensembles dans d'autres ensembles et d'appartenance d'éléments à un ensemble ; et c'est à cette déhiscence abstraite que l'on donne libre cours dès lors que l'on admet³⁹ qu'un ensemble peut être « identifié » comme ensemble même à ne contenir qu'un seul élément (voire aucun, cas de l'ensemble vide). Ce sont là les cas de figure que Lesniewski, dans le génie logique qui fut le sien, dénoncera toute sa vie durant, essayant de démasquer les intuitions de fond à la base de la théorie des ensembles. Ces intuitions se révèlent être à la source des paradoxes ensemblistes que l'on connaît.

Avant de faire des pas ultérieurs en direction du concept de « spectre phénoménologisant », récapitulons l'apport de Lesniewski et de la méréologie. Introduire une théorie des types (Russell) ou bien l'axiome de choix (dans l'axiomatisation de Zermelo-Fraenkel) ne fait que négliger le fond du problème, le génie de Lesniewski ayant été de ne pas penser tous et parties comme éléments indépendants⁴⁰ et identifiables par eux-mêmes (comme c'est le cas pour l'« ensemble (d'éléments et/ou de sous-ensembles) », ou pour les « éléments (d'un ensemble) »), mais justement comme « éléments » ontologiquement inter-dépendants, comme rien que parties et tous – ou « tas » – fondés *rien que* sur leurs (rien que) parties, ne se tenant *que de* la concrescence de leurs rien que parties.

Autrement dit, le génie de Lesniewski fut de placer l'*identification* et l'*entité* des classes dites « méréologiques » *sous réserve de concrescence*. C'est justement cette réserve qui coupait court, d'emblée, à toute méta-méréologie et, partant, à toute supposée version méréologique – en fait radiée d'avance – des paradoxes ensemblistes.

MULTIPLICITÉS ONTOLOGIQUES, PLURALITÉS PHÉNOMÉNOLOGIQUES ET SPECTRE PHÉNOMÉNOLOGISANT

Au fond, l'un des tours de force les plus remarquables réussis par Husserl par rapport à ce que nous pourrions nommer l'« ontologie » au sens classique du terme, aura été de montrer, au fil de ses analyses, mais de façon tout implicite et opératoire, que ce qui se donne avec l'apparence de

³⁹ Avec les résultats catastrophiques que l'on connaît ; le réductionnisme physicaliste n'en étant qu'un parmi d'autres.

⁴⁰ Si ce n'est, justement, dans des cas de figure dérivés, comme celui des « tous catégoriels ».

l'élémentaire ou de l'élément, voire avec la simplicité de l'unité ou de ce qui peut être *compté pour un* demeure, la plupart des fois, *phénoménologiquement* bien plus *dérivé*, bien moins originaire que la pluralité elle-même dont il est issu.

Autrement dit, du point de vue phénoménologique, l'apparente simplicité ontologique cache une complexité phénoménologique constituante (cachée sous l'anonymat transcendantal) à laquelle s'ajoute une autre complexité, moins connue, qui est précisément celle que nous tentons de mettre en lumière dans cet écrit, à savoir, une complexité phénoménologisante (cachée sous l'anonymat phénoménologisant).

Gageons tout de suite que la simplicité (en théorie transcendantale des éléments) se fait (se phénoménalise) au prix d'une complexité phénoménologisante inapparente et à la faveur de trajets phénoménologisants accomplis, pour la plupart, dans l'anonymat. Or c'est cet anonymat phénoménologisant qu'il s'agit de réveiller pour manifester le « spectre phénoménologisant » afférant, dans le cas qui nous occupe, à la simplicité ontologique de l'élémentaire, de l'unité. Pour tout élément de la théorie transcendantale des éléments, il est possible de déceler le halo phénoménologisant qui en assure la phénoménalisation. Il en va de même pour la manifestation de l'élémentaire ou du simple en tant que tel.

Avançons, pour les besoins de l'exposé, et quitte à devoir nous en expliquer par la suite, qu'on appellera « spectre phénoménologisant » d'un « élément » (« élément » utilisé ici de façon parfaitement neutre) *l'ensemble des trajectoires phénoménologisantes (avec leur anatomie méréologique) par où ou en vertu desquelles ledit « élément » se phénoménalise*⁴¹.

⁴¹ Le spectre phénoménologisant d'un élément n'est pas à confondre avec ce que l'on pourrait appeler « la spectralité ou le halo architectonique » d'un élément. Tous deux se situent sur des vecteurs différents. Le spectre phénoménologisant d'un élément se situe sur le vecteur de la théorie transcendantale de la méthode (et fait partie de l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante) alors que le « spectre architectonique » d'un élément se situe sur le vecteur de la théorie transcendantale des éléments (il est donc de l'ordre du conséquent de la kinesthèse phénoménologisante). Le halo architectonique d'un élément embrasse plusieurs registres, notamment sa « base phénoménologique » et conteste donc qu'un sens soit isolé (par une transposition architectonique doublée d'une effraction de la base phénoménologique dont l'élément en question serait issu). C'est ce spectre architectonique qui est révélé par la « réduction architectonique » mise en place Marc Richir. Il s'agit, par là, de resituer architectoniquement un sens (affichant une fausse autonomie). Sa mise en perspective architectonique révèle les divers registres (y compris sa base phénoménologique) sur lesquels il « mord ». Marc Richir s'exprime ainsi dans les lignes finales de *L'expérience du penser* au sujet de la philosophie et des sens qu'elle véhicule : « Si la réduction architectonique arrive à mieux situer la philosophie dans ce qui fut son 'lieu propre', ce n'est pas pour dire qu'il faut désormais la laisser là où elle aurait été censée s'achever, mais c'est, depuis 'l'analyse spectrale' de sa langue que rend

Depuis la théorie transcendantale de la méthode, le problème analytique qui se pose est celui de l'anatomie méréologique des trajectoires phénoménologisantes par où se phénoménalise un « élément ». Cet « élément » (au sens large) peut être « un » élément (au sens strict d'élément unitaire, que l'on peut compter pour un, susceptible d'appartenir, à lui seul, à un ensemble) ou bien une rien que partie (« élément » sans aucune consistance ontologique, incapable de saturer à lui seul un tout). Or – et c'est là notre pari – cette différence est non seulement traitable (quand elle l'est) au niveau de la théorie transcendantale des éléments, mais aussi traitable et décelable du point de vue de la théorie transcendantale de la méthode, et ce, justement, à l'aune du « spectre phénoménologisant » auquel on a, à chaque fois, affaire. En outre, les oppositions et lignes de partage que la prise en compte du spectre phénoménologisant d'un « élément » permet de mettre au jour sont *tout autres* que les oppositions striant le champ philosophique (depuis l'institution symbolique de la philosophie) ; et c'est en cela que l'introduction du concept de spectre phénoménologisant cherche à faire droit à la spécificité de la phénoménologie.

En effet, les lignes de partage ne sont pas celles que l'on attendait. Elles ne correspondent tout simplement pas à celles qui sont visibles à la lumière de la théorie transcendantale des éléments. C'est ainsi que, eu égard à la spécificité des concrétudes phénoménologiques, il ne s'agit pas d'opposer – ce sont là des choses bien connues – la pluralité phénoménologique à l'unité des significations constituées (et apparaissant comme *unes* dans l'attitude naturelle) comme il a été dit tant et plus, et à juste titre. Cela supposerait de reprendre une chose bien connue de façon inutilement alambiquée, et qui ne dirait rien d'essentiellement nouveau. Ce n'est pas l'opposition entre la pluralité du registre fondateur⁴² et l'unité du fondé que l'on vise, mais *une autre opposition*, dont la ligne de partage est ailleurs, bien qu'elle ne soit certes pas sans rapport avec cette opposition, bien connue, que nous venons d'évoquer (mais c'est là une autre question dont on ne peut pas traiter ici).

L'opposition, en un sens plus profonde, opératoire chez Husserl, et vers laquelle nous essayons de pointer, relève, quant à elle, et ce au premier chef, du *phénoménologiser* (anonyme ou pas), et se rapporte à l'anatomie méréologique des trajets phénoménologisants, à l'anatomie des trajets du

précisément possible la réduction architectonique, pour en démultiplier l'exercice selon chacune de ses couleurs », *L'expérience du penser*, Millon, Grenoble, 1998, p. 470.

⁴² Ni même de sa base phénoménologique, avant ou après transposition architectonique. La problématique richirienne se tient, sur ce point, sur la théorie transcendantale des éléments alors que, comme on le verra, on essaye de se situer sur le terrain de la théorie transcendantale de la méthode.

Dabeisein phénoménologisant comme tel, à la façon dont l'opérativité phénoménologisante se tient *auprès de* ses objets : c'est précisément la morphologie de cette « façon » d'être auprès d'eux qui en constitue le halo ou le spectre phénoménologisant.

C'est justement sur des différences de spectralité phénoménologisante que l'on situera la ligne de partage entre simplicité ontologique et pluralité phénoménologique ; mais aussi, comme on le verra, la ligne de partage entre multiplicité ontologique et pluralité phénoménologique ; ligne de partage invisible de façon directe et à la lumière de la théorie transcendantale des éléments, mais qui apparaît au grand jour depuis la théorie transcendantale de la méthode, et dès lors que l'on prend en considération ce crible ou révélateur qu'est le « spectre phénoménologisant » des « éléments » en question. En l'occurrence : les spectres phénoménologisants *requis* par la phénoménalisation d'une pluralité phénoménologique d'un côté, et par une multiplicité ou pluralité ontologique de l'autre.

Osons avancer un résultat pour le moins surprenant : au regard de la théorie transcendantale de la méthode (et de la spectralité phénoménologisante), pluralité ontologique et simplicité ontologique sont parfaitement équivalentes.

En effet, ce que nous venons d'énoncer (et d'avancer) ne détient sa vraie force que d'une nuance supplémentaire, à savoir, que les *pluralités* phénoménologiques que Husserl suivait à la trace avec son génie ne sont pas faites d'éléments (au sens strict) mais de ce genre d'« éléments » tout à fait particuliers que sont les *concrétudes*, par ailleurs méréologiquement approchables précisément comme « rien que parties » (avec les précautions méthodologiques que l'on sait). Or, si l'on ne se saisit pas du sens profond (i.e. de la nécessité profonde, méréologiquement ancrée) du pluralisme phénoménologique (qui n'est donc justement pas fait *d'éléments-uns* posables mais de rien que parties *moins qu'un ou même pas un*), rien ne nous empêcherait d'interpréter Husserl comme un simple détenteur d'une *ontologie* pluraliste. La nouveauté radicale de la phénoménologie ainsi que l'aspect que nous essayons, ici, de déceler, passeraient désormais à la trappe.

Effectivement, la phénoménologie – disait-on – n'est pas un simple pluralisme ontologique. Cependant, la négation serait ici, comme disent les linguistes, un cas de « négation métalinguistique ». Autrement dit, nier que la phénoménologie soit un simple pluralisme ontologique n'enjoint pas à la considérer *ipso facto* comme un monisme ontologique. Nous opposons, ici, une négation métalinguistique à l'alternative comme telle, ce qui, de surcroît, désactive le tiers exclu ou, plutôt, l'exclusion du tiers.

C'est à penser le rapport entre une pluralité et l'*anatomie méréologique des trajets phénoménologisants* qui s'y rapportent (et en permettent la phénoménalisation) qu'il nous sera donné de comprendre le propre de l'une ou l'autre pluralité (ontologique ou – ici la disjonction est exclusive – phénoménologique), et de comprendre la *subtilité* de l'écart phénoménologisant (depuis lequel il nous est donné de « méréologiser ») et, dès lors, de situer la phénoménologie comme il se doit : non pas simplement à l'opposé d'une ontologie moniste mais, bien avant (et bien plus profondément), *en deçà* de toute ontologie et de toute position (qu'elle soit moniste ou pluraliste). À vrai dire, cette différence est due à la *spécificité de l'anatomie méréologique des trajectoires phénoménologisantes propres à cette nouveauté radicale dans l'histoire de la pensée (et de la culture en général) nommée « phénoménologie » et apportée par l'individu Edmund Husserl*. La phénoménologie – c'est là notre profonde conviction – n'est pas un *chapitre de plus* dans l'histoire de la philosophie (ce qui, par ailleurs, n'est pas en contradiction avec le fait que l'on puisse déceler des amorces de phénoménologie chez des penseurs antérieurs).

Que cet *en deçà* de toute ontologie ne puisse se présenter que comme pluralisme (des rien que parties) fait de ce pluralisme quelque chose qui doit être soigneusement distingué de toute option ontologique simple. En effet, on a vu clairement, à la lumière de notre détour par Lesniewski, qu'il ne peut pas y avoir de « monisme » des rien que parties : une classe méréologique contenant une seule partie (au sens strict d'une rien que partie) *n'est pas* une classe méréologique ; tout comme, d'ailleurs, il ne saurait y avoir de « nihilisme » méréologique : la classe méréologique vide est, *a fortiori*, tout aussi impossible. Ainsi, le pluralisme phénoménologique des concrétudes comme rien que parties s'oppose *tout aussi bien* au pluralisme ontologique (ayant désormais recours à la position) qu'au monisme ontologique. Autrement dit : la *spécificité* du pluralisme phénoménologique renvoie dos à dos monisme et pluralisme ontologiques.

Si la phénoménologie n'est possible que comme pluralisme, le pluralisme dont elle est l'emblème s'oppose à l'*ontologie en tant que telle* (fût-elle moniste ou pluraliste). Reste à resituer et cerner la ligne de partage ici en jeu en ayant recours – on y vient – au concept de spectre phénoménologisant. Essayons une formulation supplémentaire car ce point est tout aussi essentiel que difficile : ne sait vraiment s'opposer à l'*ontologie comme telle* qu'un type de pluralisme bien particulier, à savoir, le pluralisme phénoménologique des *concrétudes* entendues comme rien que

parties⁴³. Partant, la phénoménologie n'est pas à ranger *parmi* d'autres pluralismes tels les diverses formes d'atomisme, réaliste ou empiriste-idéaliste, ou même (si l'on met entre parenthèse la question de l'eidétique) aux côtés de cet hybride étrange qu'est la monadologie leibnizienne. Encore moins aux côtés d'autres pluralismes ontologiques contemporains comme ceux, tout opposés qu'ils soient, de Deleuze ou de Badiou.

Or – et c'est cet aspect que nous voudrions pointer – ce *pluralisme* des rien que parties se doit d'être nécessairement *doublé* de l'anatomie méréologisante *la plus simple*. Cette *simplicité* dans l'anatomie méréologique des trajets phénoménologisants représente la veille et la surveillance du pluralisme phénoménologique des rien que parties, des concrétudes phénoménologiques au sens strict, leur plus intime garde-fou.

Autrement dit : on ne peut faire droit (phénoménologisant) à la pluralité des rien que parties en concrescence qu'à la traverser, en contremouvement, *d'une seule rasée phénoménologisante*. Cette *simplicité*⁴⁴ en théorie transcendantale de la méthode est strictement corrélée à la *pluralité* phénoménologique en termes de rien que parties (en théorie transcendantale des éléments).

Par ailleurs, cette pluralité est plus profonde et fragile dans les registres architectoniques les plus infimes de la théorie transcendantale des éléments, ce qui rend l'analyse encore plus difficile, car il devient presque impossible de s'y tenir à/dans un phénoménologiser simple. À mesure que le dénivellement architectonique entre le phénoménologiser (antécédent de la kinesthèse phénoménologisante) et les concrétudes en concrescence (conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) se creuse, il est de plus en plus difficile de se tenir à la simplicité et à l'unicité d'une seule rasée phénoménologisante⁴⁵. Voilà, en tout cas, le tour de force formidable (par rapport à toute ontologie), souvent inaperçu, qu'incarne, dans le *Fungieren* de son analyse, la phénoménologie.

« Souvent inaperçu » avons-nous dit. En fait, il y va là d'un aspect tellement récurrent en phénoménologie, qu'il est presque impossible à énoncer tellement il colle aux semelles de tout faire phénoménologisant conséquent. À force d'être tour à tour remis en jeu, il devient inaperçu, mais

⁴³ Un monisme phénoménologique de la concrétude est un impossible : c'est une case parfaitement vide, et ne peut donc pas faire figure d'opposition à l'ontologie (depuis une supposée option phénoménologique).

⁴⁴ Les mots nous manquent, bien évidemment. Un trajet phénoménologisant peut se reprendre, mais ne doit pas se dupliquer. C'est à la tentation d'ubiquité de la déhiscence phénoménologisante qu'il s'agit de ne pas céder.

⁴⁵ En quoi, avait-on dit par ailleurs, le phénoménologiser auprès des registres architectoniques les plus archaïques perd la maîtrise de la kinesthèse phénoménologisante (cf. *supra*).

est tout de même ressenti de façon claire (quoique non distincte) : il est indéniable qu'on *se sent* faire de la phénoménologie. Tout comme, une fois franchies quelques limites imperceptibles, on ne se sent plus en faire, bien que l'on puisse bel et bien continuer à faire de la philosophie, et même d'une façon tout à fait exigeante et rigoureuse (par exemple, mettons, en lisant Spinoza ou même Bergson). Nous sentons que nous avons abandonné un style de pensée, une opérativité et, partant, un champ de concrétudes (et de problèmes).

Un cas illustrant la spécificité de ce que l'on tente de pointer se trouverait être celui de la différence, capitale, entre la concrescence des rien que parties et toute forme métaphysique de *co-position* et détermination ou même déterminabilité réciproque. C'est ainsi que la *co-position* fichtéenne du Moi et du Non-Moi ne saurait aucunement correspondre, *déjà dans l'anatomie méréologique du spectre phénoménologisant qu'elle requiert*, à un cas de concrescence entre rien que parties. Chaque élément de la corrélation fichtéenne (qui n'est justement pas une concrescence) est posé pour lui-même, bien que la position de l'un implique la *co-position* de l'autre. Or, cette implication *n'est pas intrinsèquement phénoménologique* (ni eidétique, ni schématique)⁴⁶. Autrement dit : cette interdépendance ne fait pas, à strictement parler, concrescence. Ou encore : chacun de ces termes est *être* par lui-même. Leur interdépendance est le fait d'une *co-position* ; or cette *co-position* (et compossibilité) sup-pose toujours un tiers englobant, en l'occurrence l'Être ou la Réalité, qu'ils soient explicitement nommés ou pas. Cette *co-position* suppose que chacun de ses termes soient d'eux-mêmes et d'emblée arrimés à l'Être ou le Réel comme à leur socle ultime. Ni les concrescences ni, *a fortiori*, les concrétudes, ne sont, quant à elles, dé-posées où que ce soit (rien n'englobe la concrescence, et la concrescence n'englobe rien : la donne ensembliste est changée de bout en bout).

La finesse et subtilité extrêmes de cette nouvelle façon d'aborder les questions qu'est la phénoménologie de Husserl tient à ceci que la concrescence se fait à rebours de l'être, sans que les « termes » de la concrescence doivent (ni puissent) se poser, si ce n'est au prix du perçage de la matrice, invisible mais opératoirement ressentie, de la concrescence. Qui plus est : le voudraient-ils qu'ils ne le pourraient pas, sauf à s'auto-extirper leur *virtus* concrescente. *Poser* les termes de la concrescence est, quoi qu'il en paraisse au regard de tout empirisme ou atomisme, avoir toujours déjà mis – si l'on me passe l'expression – « la charrue avant les

⁴⁶ Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas, chez Fichte, des intuitions phénoménologiques tout à fait profondes. Cf. en ce sens, les remarquables travaux de A. Schnell, de M. Richir lui-même, et de S. Carlson.

bœufs »⁴⁷. Quoi qu'il en paraisse, certes, car tout porterait à penser qu'il faut s'assurer des éléments pour déceler ensuite les tous dans leurs rapports d'essence (ou, à des niveaux architectoniques plus infimes, dans leurs rapports schématiques). Or il n'en est rien, sans qu'il y aille, non plus, d'un quelconque holisme opposé à un atomiste empirique. L'opposition se joue, justement, entre l'atome et la concrétude. Les concrétudes sont ce qu'elles sont d'être nécessairement en concrescence(s), telles des limailles aimantées sur l'*Abgrund des Sinnes* que le tout du monde ne peut plus arrimer et encadrer par la force de l'appartenance ou de l'inclusion. La donne est – disait-on – modifiée de fond en comble dès lors que les opérateurs ensemblistes ont été mis entre parenthèses par réduction méréologique.

C'est justement sur ce point, celui du spectre phénoménologisant requis pour la phénoménalisation de l'élément ou de l'unité que – on l'aura deviné – le détour par Lesniewski est le plus porteur. Il l'est, bien entendu, pour autant que l'on n'interprète pas de façon réelle ce qui n'a qu'une portée formelle. Autrement dit, et moyennant la réserve architectonique où se doit de se tenir la méréologie, la formalisation méréologique – rappelons-le encore une fois si besoin en est – n'est pas le squelette caché du réel. En effet, dans la démarche qui est la nôtre, la méréologie ne correspond pas *en tant que telle* (i.e. au premier degré) aux bonnes articulations (dont parlait Platon) « par où » le dialecticien avisé réussirait à trancher ; et la méréologie n'en est pas le calque. Le voudrait-elle qu'elle perdrait de sitôt sa vertu *apo-*

⁴⁷ Le contenant avant le contenu, le tout avant les parties (ce qui est strictement interdit depuis le concept phénoménologique de *Fundierung*, qui sonne le glas pour toute fondation ontologique). Et ce malgré les apparences. En fait, le détour par la prise en compte du spectre phénoménologisant montre que rien ne fait un sort plus assuré et exclusif au monde dans son concept mondain (et pas phénoménologique) que l'atomisme ontologique (même à vouloir sa dissolution en éléments simples). Or il s'agit ici, encore une fois, de différences qui n'ont de sens que depuis la théorie transcendantale de la méthode, c'est-à-dire, du dedans de la morphologie des trajets phénoménologisants impliqués. L'attitude naturelle comporte, certes, des trajets phénoménologisants, mais dans l'anonymat (phénoménologisant) : comme nous le signale Fink dans sa *VIème Méditation Cartésienne*, la réduction phénoménologique est aussi à l'origine de la réflexion naturelle. Elle en est aussi *l'incipit*. Autrement dit, la réflexion naturelle puise aux ressources de la réduction phénoménologique sans être, par après, conséquent. Elle se dévoie, elle déraille. *Mutatis mutandis*, et dans les termes de Richir, les réflexions propres à l'attitude naturelle supposent, bien entendu, le sublime en fonction et les ressources en distancement que le sublime en fonction fournit. Même les *Spaltungen* psychopathologiquement figées y ont recours, et bien que le moment du sublime comme tel reste recouvert à jamais. En tout cas, et pour reprendre ici une problématique proprement richirienne, il n'y a de pseudo-sublime que parce qu'il y a du sublime, bien qu'il y aille d'un sublime pervers, dévoyé et figé. Cf. Marc Richir, « Sublime et pseudo-sublime », *Annales de phénoménologie*, n° 9/2010.

phantique (toujours au deuxième degré) et oublierait son lieu d'inscription dans le champ phénoménologique, qui n'est autre que celui de la finitude phénoménologisante (au sein de la partie concrescente « subjectivité transcendantale », mais en écart par rapport à elle, moyennant l'écart de la *Spaltung* phénoménologisante).

Pour la même raison, la méréologie ne correspond pas non plus, ne fût-ce qu'en esquisses, au « dessin » profond de ce que Richir nomme « *Wesen* formels de langage » (équivalent architectonique de l'ontologie formelle) et par où le « tout » du langage entre en résonance, dans *chaque* phase de présence, avec le sens qui s'y temporalise-spatialise. La méréologie, bien au contraire, apporte au deuxième degré les découpages qui servent à révéler les articulations des choses elles-mêmes : les articulations *de* la concrescence, réveillée et remise à elle-même par le phénoménologiser. Il faut justement – c'est là la seule façon de ménager la finitude phénoménologisante (à un niveau architectonique plus dérivé que les concrescences phénoménologiques) – que lesdits découpages méréologiques *ne coïncident pas* avec ceux des choses elles-mêmes (articulations entre concrétudes et, à la limite, articulations entre concrescences, donc articulations de phénomène à phénomène par synthèses de troisième degré). Il est même souhaitable qu'il y ait une certaine non coïncidence permettant, justement, d'amener la prise de parole par les choses elles-mêmes, d'en brusquer la concrescence là où, de toute façon, le phénoménologiser lui-même arrive toujours trop tard et de trop près (le phénoménologiser s'entame, nécessairement, au registre architectonique du présent) pour retracer à neuf des concrescences irréductiblement lointaines : concrescences en présence et même hors présence, car quand bien même la présence vient à manquer, l'aimantation entre concrétudes persiste.

Ces rappels méthodologiques ayant été faits, reprenons notre développement là où on l'avait laissé. À l'aune du concept de spectre phénoménologisant, il nous est donné de jauger de façon claire et distincte comment à une ontologie des éléments *simples* posés et posables, qu'ils soient uns ou multiples, s'oppose une pluralité phénoménologie de concrétudes non posées. Cette non position *ne peut que* prendre la « forme » d'une pluralité d'éléments irréductiblement en concrescence(s)⁴⁸, donc d'une pluralité de rien que parties. Autrement dit, à une pluralité disparate, disséminée, et non tissée en termes de concrescences s'oppose, avions-nous dit, une pluralité de rien que parties en concrescences, mais à ceci près que

⁴⁸ Le pluriel est dû à la pluralité des synthèses passives de troisième degré (cf. Marc Richir, *Méditations Phénoménologiques*, J. Millon, Grenoble, 1992). On abordera ce point dans des travaux ultérieurs.

la différence – avions-nous avancé – se mesure *aussi* et *avant* de façon *intrinsèquement phénoménologisante*. Qu'est-ce à dire ?

VERS UNE MÉRÉOLOGIE DU SPECTRE PHÉNOMÉNOLOGISANT

Si nous revenons brièvement à la formalisation de la méréologie entreprise par Stanislaw Lesniewski pour illustrer ce qu'est, au fond, ce tour de force, opératoire et rarement remarqué (tant il colle aux flancs de tout phénoménologue) chez Husserl, on dira que ce qui *semble* d'une imparable simplicité ontologique – ensemble vide ou ensemble avec un seul élément – revêt, en revanche, et du point de vue de la théorie transcendantale de la méthode (i.e. du point de vue des conditions phénoménologisantes de sa phénoménalisation), un spectre phénoménologisant bien plus complexe. Plus complexe, en tout cas, que le spectre phénoménologisant d'une pluralité de concrétudes en concrescence. Cette pluralité (qui est certes telle depuis la théorie transcendantale des éléments) est, quant à elle, traversée, tout du long de sa complexité, *d'une seule rasée phénoménologisante* (seule et simple depuis la théorie transcendantale de la méthode).

Cette rasée phénoménologisante est certes, à vouloir être *une*, aux limites de la perte et de la disparition. Ce « devoir » d'être une appartient au flair phénoménologisant. C'est un précepte qui se trouve être instinctivement observé. Fléchir sur sa stricte observance équivaut à abandonner le terrain de la phénoménologie pour, éventuellement, continuer à faire de l'analyse philosophique. Nous ne faisons, ici, qu'explicitier ce que tout phénoménologue sait et sent : le phénoménologiser, pour phénoménaliser de la façon la plus intense et profonde, doit s'interdire de faire escale et, pour le dire ainsi, de recoudre de l'extérieur (et souvent à son insu) ses propres trajets phénoménologisants.

Ce n'est qu'à se tenir sur une même rasée phénoménologisante que les concrétudes peuvent être senties, parfois effleurées et, en même temps, tenues dans leur non positionnalité, garante du maintien de leur vertu concrescente.

Or cela n'est possible, *réciroquement*, qu'après (« *dabei* » dirait Fink) d'une pluralité de concrétudes en concrescences (chez Lesniewski auprès d'un « tas » comptant, au moins, deux parties au sens strict, donc deux rien que parties), car ce contre-mouvement, pour être « concret », doit se reprendre depuis la déhiscence concrète propre d'une *Fundierung* (requérant, au moins, deux rien que parties pour faire concrescence).

En revanche, un tout contenant des parties-éléments, donc des parties qui ne sont pas des rien que parties, requiert, pour apparaître, justement, comme

ensemble contenant des éléments (et même s'il s'agit, du point de vue de la théorie transcendantale des éléments, du cas ontologiquement le plus simple, consistant en un ensemble avec un seul élément) un spectre phénoménologisant *composite*, ou, si l'on veut, fait d'une composition extrinsèque de trajets phénoménologisants. Ces trajets, extrinsèquement retissés, doivent marquer, tour à tour, les écarts (de déhiscence non concrète) que quémangent les positions impliquées : et de l'ensemble comme tel, et de l'élément (dans le cas d'un ensemble unitaire).

Ainsi, même si ce tout dernier cas de figure – i.e. celui un ensemble incluant un seul élément – semble *ontologiquement* plus simple, cette simplicité n'est atteinte et statuée qu'au prix d'un phénoménologiser scandé, tissé au gré de trajets phénoménologisants extérieurs les uns aux autres. Ontologiquement, la position d'un seul élément implique, du côté de l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante, un système d'escaliers phénoménologisants *plus complexe* que la traversée phénoménologisante nécessaire à la phénoménalisation d'une pluralité non-positionnelle de concrétudes (comme rien que parties) en concrescence.

Cette complexité auto-extrinsèque, cette sorte de duplication retissée du dehors est remarquée du dedans de l'opérativité phénoménologisante pour autant qu'elle ne peut se faire que sous condition de *mondanisation impropre* comme mondanisation du phénoménologiser, apparaît « mondain » (sous l'aspect d'un *Schein*) des trajets phénoménologisants⁴⁹. Il s'agit, au fond, de la piste principale qu'il faudra suivre à la trace (éventuellement dans d'ultérieurs travaux) pour montrer en quoi ce détour par le spectre phénoménologisant peut s'avérer révélateur dans certains cas. En effet, il est des cas où certaines différences dans la phénoménalisation (et *de* phénoménalisation), donc, du côté de la théorie transcendantale des éléments, ne sont « visibles » que du dedans du phénoménologiser, et ce pour autant qu'ils sont remarqués du dedans de la face « sensible » de

⁴⁹ C'est là un point que l'on avait déjà avancé, en guise d'hypothèse, dans des travaux antérieurs où il fut question de la façon dont le Malin Génie peut prendre en main la kinesthèse phénoménologisante. C'est là un cas extrême que l'on ne considère pas ici si ce n'est, justement, dans sa matrice. Cette matrice n'est autre que l'entremise, au sein des trajets phénoménologisants, de la mondanisation impropre. Cette entremise n'entraîne pas, *ipso facto*, la perte de maîtrise de la kinesthèse phénoménologisante. En revanche, elle contient, de façon matricielle, la possibilité de cette perte, relevant, concrètement, d'un certain passage à la limite. Passage à la limite inscrit dans la structure de la mondanisation impropre elle-même. Cette structure, extrêmement complexe, est, entre autres, réflexive (mais non coïncidente avec elle-même), ce qui ouvre, par là même, une possibilité d'hyperbolisation coextensive de l'entrée en scène du Malin Génie. L'extension hyperbolique et incontrôlée de la modification de neutralité que l'on avait examinée dans les §§ 6 et 7 de l'article « La idea de concrescencia hiperbólica. Una aproximación intuitiva », *art. cit.*, allant, d'ailleurs, jusqu'à tuer dans l'œuf l'affectivité dans son inchoativité même, n'en est qu'une simple conséquence.

l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante. Car à l'instar des kinesthèses directement constituantes, la kinesthèse phénoménologisante a aussi une manière de ressentir son mouvement antécédent. La vie phénoménologisante, du dedans de sa *Spaltung* avec le transcendantal-constituant, ressent, phénoménologiquement, son contre-mouvement, tout comme à l'antécédent des kinesthèses qui sont *geradehin*, c'est-à-dire, directement constituantes, correspondent des sensations de mouvement. Les scansions introduites par la mondanéisation impropre, et à la faveur desquelles « se phénoménalisent » tels ou tels « éléments », apparaissent dans leur spectre phénoménologisant. La mondanéisation impropre est remarquée du dedans du phénoménologiser, et ce dans la mesure où le phénoménologiser n'est plus repris comme même.

En effet, une fois une mondanéisation impropre accomplie, c'est le trajet phénoménologisant comme tel qui est posé dans le tout englobant du monde. L'effectivité de la mondanéisation impropre suppose de ré-installer l'ontologie ensembliste propre de l'attitude naturelle. C'est alors qu'un autre trajet phénoménologisant peut initier son contre-mouvement auprès d'un autre élément. Or ce n'est que l'unité du monde lui-même, réceptacle rassemblant les positions phénoménologisantes par mondanéisation impropre, qui, de l'extérieur, fournit l'illusion d'un phénoménologiser *un*, fait d'une seule traite (alors qu'il n'en est rien) et que les escales se sont multipliées. Nous avons alors affaire à un tissage extrinsèque de trajets phénoménologisants disparates, sans unité immanente. Leur unité n'est garantie que par l'unité du monde comme contenant universel accueillant leur « apparence ». Ce tissage extrinsèque peut donner au philosophe une impression de maîtrise, de *fausse ubiquité* (typique, par exemple, de l'opérativité philosophante deleuzienne), sautant de façon illégitime par delà la finitude phénoménologisante.

Il convient de distinguer avec soin ce cas de celui d'un phénoménologiser dé-pris et défaillant en raison de sa propre détresse phénoménologisante, puis éventuellement re-pris. L'unité de la lancée est gardée, et la « prise » sur l'indéterminité des condescendances n'a pas recours à des scansions introduites par mondanéisation impropre. En revanche, dans le cas de spectres phénoménologisants complexes, la non-unité et non-simplicité se ressentent du dedans de l'opérativité phénoménologisante même, et ce justement par la rupture qu'introduit la mondanéisation impropre. La reprise de l'analyse n'est en aucun cas une reprise d'un même trajet phénoménologisant, mais bien plus une sorte de composition vectorielle tout extrinsèque. Voilà, de façon abrupte et intuitive, l'un des principaux problèmes de méthode auquel doit se confronter le phénoménologiser dans son versant « constructif ». En attente de développer ces idées dans d'ultérieurs travaux, posons une question plus

fondamentale, à savoir, celle de la méréologisation de ces étranges « parties » que sont (ou dont son faits) les « trajets phénoménologisants ». Y a-t-il une méréologie du spectre phénoménologisant ? Une méréologie se tenant sur le versant du moi phénoménologisant ?

La difficulté de l'analyse est ici extrême, car l'outil méréologique a été déplacé sur un terrain inhabituel, à savoir, le vecteur de la théorie transcendantale de la méthode. Si l'on s'essaye à une reprise de cette problématique depuis les termes de la phénoménologie richirienne, on dira que l'outil méréologique se porte maintenant sur le « vecteur » – qui n'en est justement pas un (il disparaît aussitôt paru) – *de l'écart non schématique*, c'est-à-dire, de cet « espace » de la réflexivité ouvert à tout jamais par la fuite infinie de la transcendance absolue pure.

Il est important de signaler que les rapports entre ces « parties » que sont les trajets phénoménologisants, situés à divers registres architectoniques, sont d'un ordre *tout à fait différent* que les rapports entre parties situées de part et d'autre de la corrélation transcendantale, donc, de part et d'autre de l'*Abgrund des Sinnes* (« objets » de la théorie transcendantale des éléments, et terrain habituel d'application de la méréologie). Faire une méréologie des trajets phénoménologisants équivaut à fouler une *terra incognita*. Nous aurons affaire à des rapports méréologiques absolument *sui generis*. Qu'est-ce à dire ?

Comme nous venons de l'évoquer, il nous faudra, notamment, distinguer méréologiquement un (même) trajet phénoménologisant *repris* d'un faire phénoménologisant amalgamé de l'extérieur, composite, et qui joue de sa déhiscence au gré d'une fausse ubiquité (qui peut se jouer de lui), et ce par un recours fallacieux à la mondanisation impropre. Une reprise phénoménologisante vise à maintenir la simplicité du trajet. Elle se tient dans l'immanence du phénoménologiser lui-même. À l'opposé, une réduplication ou réplique phénoménologisante requiert, *a posteriori*, une unification extrinsèque recousue à l'aune du tout du monde. Ce n'est là qu'une façon trompeuse de vouloir maîtriser l'indétermination et le caractère abscons des concrescences, ce qui se paye d'un raidissement des concrétudes (en concrescences) sous la forme d'éléments (arrêtés et à identité stable). Cette distinction est absolument essentielle aux fins de démasquer les façons fallacieuses de pratiquer des phénoménologies à vocation métaphysique.

Il est fort possible que nous ne disposions pas des outils méréologiques nécessaires pour aborder l'anatomie de ces trajectoires phénoménologisantes, autant de glissements vertigineux, de prises à partie subites dans et par l'ordre de la déhiscence. Sur le « vecteur » phénoménologisant, ouvert par la fuite infinie de la transcendance absolue

pure (l'écart non schématique), aucune concrescence ne peut se faire : voilà tout le problème. C'est plutôt l'écart à *l'aune duquel* (et non pas *sur lequel*) se font les concrescences propres de la théorie transcendantale des éléments, les concrescences *résultant* de cet écart phénoménologisant et qui, au fond, sont les seules concrescences (à proprement parler) qui soient. Ainsi, les rapports méréologiques qui ont lieu sur le « vecteur phénoménologisant » (vecteur du contre-mouvement, vecteur para-concrescent amenant au second degré des concrescences) requièrent, bien évidemment, *de tout autres rapports méréologiques*.

Nous pensons que la piste méréologique qui permettrait de capter la spécificité de la morphologie phénoménologisante serait peut-être à chercher dans la distinction que fait Husserl, au tout début de la 3^{ème} *Recherche*, entre parties disjointes et non disjointes⁵⁰. Et ce, bien que la 3^{ème} *Recherche* – comme c'est effectivement le cas – ne s'occupe, désormais, exclusivement, que des rapports entre parties disjointes. Les « parties phénoménologisantes » qui composent le spectre phénoménologisant d'un « élément » (singulier ou pluriel) seraient des rapports entre parties « jointes » (ou plutôt « non disjointes »), alors que les rapports de concrescence propres de la théorie transcendantale des éléments seraient justement les rapports connus et passés en revue ici et dans d'autres travaux, à savoir, des rapports entre parties disjointes.

Ajoutons une précision supplémentaire, qui est plutôt une mise en garde : il ne faut pas confondre des cas de rapport entre parties « non-disjointes » (par exemple les « parties logiques » situées sur une même branche d'un arbre de Porphyre) avec certains cas de rapports entre parties « disjointes » comme les phénomènes de fusion (de *Verschmelzung*) entre parties concrètes, ou bien les rapports entre parties (toujours disjointes) propres des touts que Husserl nommait « extensifs ». C'est, par exemple, le cas de l'analyse méréologique du moment abstrait extension. Quoi qu'il en paraisse, il s'agit, là encore, de rapports entre parties disjointes. C'est dire à quel point le caractère disjoint ou non-disjoint des parties n'est pas une affaire « physique », mais une affaire méréo-logique qui va bien au-delà de l'apparence *verschmolzen*, fusionnée, des parties de certains touts extensifs.

Notons que les concrescences n'ont lieu, par définition, qu'entre parties disjointes. Or cela ne veut nullement dire qu'il ne puisse y avoir une analyse méréologique là où il n'y a pas de concrescence. Ainsi, les rapports entre les parties « non-disjointes » (qui, éventuellement, scanderait l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante) admettent bel et bien

⁵⁰ Nous avons déjà essayé de suivre cette piste dans notre travail « Phénoménalité pure et démultiplication de la concrescence. Le dessein de la réduction méréologique », *Annales de Phénoménologie*, n° 14/2015, p. 57-96.

une analyse méréologique, bien que leurs rapports ne soient pas de concrescence, et ne produisent, au premier degré, aucune espèce de phénoménalisation. Il est vrai que c'est le rapport (de concrescence ou *Fundierung*, selon les registres architectoniques) entre parties disjointes qui intéresse l'eidétique (et la « schématique ») phénoménologique. C'est bien cela qui fait la « matière » des *a priori* matériels de la théorie transcendantale de la méthode (la version proprement phénoménologique du synthétique *a priori*).

Ajoutons cette nuance supplémentaire, qui est que la concrescence dont s'occupe la théorie transcendantale des éléments (encore une fois : la seule concrescence qui soit) et qui a lieu entre parties méréo-logiquement disjointes, consiste en une pluralité de concrescences *architectoniquement stratifiées*, se jouant sur plusieurs portées à la fois. C'est ainsi que la concrescence prend tour à tour de nouveaux visages au gré des divers registres architectoniques où elle se fait. Celles qui correspondent aux registres architectoniques (registres de concrescences) les plus archaïques et abscons, correspondent aux concrescences entre, d'un côté, l'affectivité proto-ontologique (le côté concrescent de la « vie », en deçà de l'*Abgrund des Sinnes*) et, de l'autre, la transcendance absolue (*non pas pure mais physico-cosmique*, faite de *Wesen* sauvages et *phantasíai* pures).

Il va sans dire que chacune de ces parties concrescentes est faite d'autres parties en concrescence. Or, parfois, elles sont extrêmement difficiles à cerner et à situer : où placer, par exemple, les *aistheseis* correspondant à ce que Richir appelle l'« autre source » de la *phantasía* ? Question qui se répercute dans l'équivalent architectonique de cette même question posée à d'autres niveaux : ainsi, qu'en est-il des *phantasmata* ? Sont-ils du côté des *Phantasieerscheinungen* ou bien plutôt ou aussi du côté de la part d'affectivité des *phantasíai*-affectifs ? Et qu'en est-il, par rapport au niveau de questionnement délimité par ce type de concrescence nommé « intentionnalité » (concrecence noèse-noème), des *Empfindungen* ? On serait enclin à les interpréter comme une partie concrescente de la partie concrescente « noèse », mais *quid* de ces *Empfindungen* quand elles sont en imminence de devenir *Abschattungen* ? Elles paraissent alors plutôt tirées du côté d'une concrescence avec ou à même la partie dépendante « noème ». Voilà tout un pan de questions ouvert à des analyses méréologiques concrètes que l'on n'entreprendra pas ici. Retenons, en tout cas, que la concrescence noèse-noème est la version architectoniquement moins profonde de la concrescence transcendantale. C'est la concrescence dont s'occupe la phénoménologie statique. Concrescence qui, à ce registre architectonique, est proprement corrélationnelle. La kinesthèse phénoménologisante qui y sied, c'est-à-dire la modalité de la kinesthèse phénoménologisante qui est mise en jeu dans l'analyse statique, ne connaît

pas encore de dénivellement architectonique entre l'antécédent (phénoménologisant) et le conséquent (ce qui se phénoménalise). C'est une kinesthèse phénoménologisante qui n'est pas encore kinesthèse architectonique.

Retenons pour le moins qu'il y a un mystérieux couplage entre pluralité non positionnelle de concrétudes et non duplicité ni réduplicabilité (plutôt que simplicité) de l'écart non schématique assistant à ladite pluralité (foncièrement non positionnelle) de concrétudes. Autrement dit, ce n'est que dans la « simplicité » d'une *seule lancée*, d'une seule rasée phénoménologisante en stricte immanence à elle-même que l'écart non schématique peut *assister* l'écart schématique, de façon à garder la richesse des concrétudes en concrescences qui y sont à l'œuvre.

Et, en retour, cette « simplicité » de l'écart non schématique n'est gardée que de se tenir elle-même en écart concret par rapport au mouvement de concrescence, sans quoi l'écart non schématique s'autonomiserait par rapport au schématisme lui-même. Il ne serait plus écart (non schématique) *dans* l'écart (schématique). Cela aurait pour conséquence que le soi phénoménologisant n'assisterait plus le schématisme. Il le verrait de l'extérieur. L'« assister à » tournerait, pour le dire ainsi, à vide, et les concrescences se feraient ailleurs ; la vie serait ou se déroulerait irréductiblement ailleurs. En effet, les cas de *Spaltung* réifiée correspondent à ces cas où il n'est plus possible de réinsérer l'écart non schématique *dans* l'écart schématique (de sorte que l'*assister à* soit *aussi* et *de ce fait même* un *assister* au sens transitif). C'est alors que les concrescences se font à une distance infranchissable, sur l'« autre rive », se présentant au sujet comme désormais *toutes faites*. Sans doute, un recours incontrôlé à la mondanéisation impropre a une part importante dans ce « précipité » méréologique, dans cette sorte de cryogénisation de la concrescence.

CONCLUSION ET OUVERTURES

Il n'est certes pas facile de se tenir à un phénoménologiser « simple », c'est-à-dire à un trajet phénoménologisant fait d'une seule traite (et au risque de sa perte) et renonçant à la *tentation de fausse ubiquité* que peut prêter un recours à la mondanéisation impropre (bien qu'il puisse y avoir des recours justifiés, requis par la « scientification »). Il faut, comme nous le dit Fink, résister à l'indétermination tout en comprenant qu'il y va d'une « indétermination d'un genre spécifique », car, loin d'un pur et simple chaos, le champ phénoménologique est celui d'une indétermination où peuvent bel et bien s'annoncer des unités de fondation ou des concrescences

schématiques, à savoir, du concret qui n'est pas de l'ordre de l'unité identifiable, ni même de l'identité stable :

La subjectivité cachée, à laquelle la réflexion transcendantale doit reconduire, se manifeste du point de vue de l'essence dans une indétermination d'un genre spécifique. Supporter cette « indétermination », ne pas l'abandonner précipitamment pour une « concrétion » seulement saisie au vol qui nous ferait perdre toute la portée de la problématique philosophique, la tirer bien plutôt au clair avec la patience obstinée de l'explication conceptuelle, du point de vue de l'horizon infini du travail analytique, voici l'exigence, nullement simple, qui accompagne le début de la réduction phénoménologique. Aucun éclair d'intuition spéculative ne parvient à éclairer la nuit de cette indétermination⁵¹.

Le désir de maîtrise des concrétudes mène à une réduplication inaperçue du *Dabeisein* (encore une fois, un anonymat qu'il s'agit de tirer au clair) et à un usage inflationniste de l'écart non schématique ; inflationniste en degré (d'écart) mais surtout en quantifiabilité (par répétabilité) de l'écart. L'écart non schématique, pour rester concret, doit s'interdire d'intervenir à plusieurs reprises – ce qui ne veut pas dire « se reprendre » (cela, il le peut, et il le doit) – multipliant les phases de présence phénoménologisante.

Face aux concrétudes en concrescence, le phénoménologiser doit s'interdire de vouloir scander le champ. Procédant ainsi, les concrétudes « cristallisent » en éléments épars et posés, de sorte que le mouvement de concrescence s'en trouve coupé et remplacé par des genres de totalisations ensemblistes (regroupant lesdits éléments) extrinsèques aux concrétudes (dont, par exemple, les tous catégoriels dont nous parle Husserl dans la 3^{ème} *Recherche logique*).

Au fond, et pour reprendre les choses autrement, toute la difficulté de l'analyse phénoménologique (dans laquelle Husserl est resté maître) tient à observer l'écart entre 1.) les concrétudes (en concrescence) et 2.) la concrescence (de/en concrétudes) sans compter pour une (ni même « viser ») les termes de cet écart, donc sans une ou plusieurs escales phénoménologisantes. Or c'est justement cette démultiplication extrinsèque de l'écart non schématique qui a lieu – qui doit avoir lieu – *aux fins* d'amener à la manifestation l'apparente simplicité ontologique consistant en un ensemble contenant un élément (ou plusieurs), et où ensemble et éléments sont pensés (et posés) de façon indépendante, à l'encontre de ce

⁵¹ Eugen Fink, *VI. Cartesianische Meditation. Teil II: Ergänzungsband* (Husserliana Dokumente, II), texte établi et édité par G. van Kerchoven, Kluwer Academic Publishers, 1988 p. 72-73; *Autres rédactions des Méditations Cartésiennes* (tr. fr. par Françoise Dastur et Anne Montavont), J. Millon, Grenoble, 1998, p. 99.

que les axiomatisations de la méréologie par Lesniewski cherchèrent à combattre de toutes leurs forces. Pour résumer : la position d'un seul élément (et la mise en place des opérateurs ensemblistes d'inclusion et d'appartenance) engage un spectre phénoménologisant plus complexe que ne le fait la non-position (i.e. la simple phénoménalisation) d'une pluralité de concrétudes (de rien que parties) en concrescence (fondant un tout qui, en retour, n'est pas indépendant de ses rien que parties).

* * *

Nous avons essayé de prendre au sérieux l'idée d'une théorie transcendantale de la méthode (comme théorie du phénoménologiser et levée de l'anonymat phénoménologisant), et ce bien au-delà de la tâche, restreinte, d'une mise en architectonique des résultats de la théorie transcendantale des éléments. Cette dernière n'est que l'une des dernières tâches du moi phénoménologisant. Bien avant toute mise en architectonique des résultats recueillis au sein de la théorie transcendantale des éléments, il y a toute une dramatique du phénoménologiser concret concernant le mode de *Dabeisein* plus ou moins ajusté pouvant ouvrir et relancer les concrescences, ou bien les refermer, voire les dessécher ou les étioier à tout jamais. Il faut prendre la mesure de ce que peut être une erreur phénoménologisante, les conséquences en non phénoménalisation d'un mauvais usage de la déhiscence phénoménologisante. C'est, entre autres, à cette fin que le concept de spectre phénoménologisant, esquissé tout au long de ces quelques pages, devra prouver sa fécondité.